

**BULLETIN 115**



**ANNEE 2007**

# SOMMAIRE

<b>But de l'Association, adresses utiles</b>	<b>4 - 5</b>
<b>Conseil et Comité Directeur de l'Union des Français de Sarre</b>	<b>6</b>
<b>Le Mot du Président</b>	<b>7</b>
<b>Roland de Bonneville nous a quittés</b> <i>J.G.Mandon - C.Villerooy de Galhau</i>	<b>8 - 9</b>
<b>A l'occasion du cinquantième anniversaire de la Sarre</b>	<b>10 - 11</b>
<b>Le Lycée Franco-Allemand</b>	<b>12 - 13 - 14 - 15</b>
<b>Changement de perspective – Rencontre trinationale en Bavière</b> <i>A.C.Hüser - M.Anna</i>	<b>16</b>
<b>Sarrelouis – 14 juillet 2007</b> <i>C.Villerooy de Galhau</i>	<b>17</b>
<b>Le Carreau – Année 2008</b>	<b>18 - 19</b>
<b>Douzièmes Journées du film français</b>	<b>20</b>
<b>En Afghanistan, „french touch“ et rigueur otanienne</b> <i>Colonel R.Seigle</i>	<b>22 - 23 - 24</b>
<b>Retour de Chine – L'uniformisation du droit en marche</b> <i>C.Witz</i>	<b>26</b>
<b>Robert Schuman, un homme politique exceptionnel</b> <i>M.Kontz</i>	<b>28 - 29 - 30 - 31</b>
<b>Les mésaventures d'une citoyenne ordinaire</b> <i>A.Denis</i>	<b>36</b>
<b>En feuilletant notre « Gästebuch »</b> <i>R.Guého</i>	<b>32 - 33 - 34 - 35</b>
<b>Automne</b> <i>M.Villerooy de Galhau</i>	<b>39</b>
<b>La France en miniature</b> <i>C.Meissner</i>	<b>40 - 41 - 42</b>
<b>Sortie du 17 novembre 2007</b> <i>H.Lehnertz</i>	<b>44 - 45</b>
<b>Pierre Dominique Bazaine, Français de St-Petersbourg au XIXe siècle</b> <i>M.C.Daumas</i>	<b>46</b>
<b>Voyage annuel de l'U.F.S. Saint-Petersbourg - 6 au 13 Octobre 2007</b> <i>M.F.Hamard</i>	<b>49 - 50 - 51 - 52 - 53 - 54</b>

# UNION DES FRANÇAIS DE SARRE

Am Ludwigsplatz 6 – 66117 Saarbrücken  
Tel.: **0681 – 52407** - Internet : [www.u-f-s.eu](http://www.u-f-s.eu)

## BUT DE L'ASSOCIATION - (Extrait des Statuts)

Créer et maintenir un contact étroit entre les Français résidant, ayant ou ayant eu une activité en Sarre, développer leur esprit de solidarité et défendre leurs intérêts matériels et moraux dans le respect absolu de la souveraineté de la République Fédérale d'Allemagne et de sa législation.

Président d'Honneur: **Claude VILLEROY de GALHAU**

Vaudrevange, Hauptstrasse 67 – 66798 – Wallerfangen  
Tél.: 06831-62807 - Adresse courriel: [cov@pc-h.net](mailto:cov@pc-h.net)

Président :

**Bernard CHALLAND**

Dieselstrasse 30 – 66763 – Dillingen  
Tél.: 0172-6389290 – Adresse courriel: [ufs@challand.org](mailto:ufs@challand.org)

Vice-Présidente :

**Christiane DÖHRING**

Gaußstrasse 17 – 66123 – Saarbrücken  
Tél.: 0681-371518 – Adresse courriel: [christianoehring@tiscali.de](mailto:christianoehring@tiscali.de)

Trésorier :

**Robert JUNG**

Hammelsberg 5 – 66706 – Perl  
Tél.: 06867-386 – Adresse courriel: [cr.jung.perl@t-online.de](mailto:cr.jung.perl@t-online.de)

Cotisation annuelle : 25 € par retrait automatique,  
par chèque à l'ordre de l'UFS ou par virement.

Banques :	BANK1SAAR – Saarbrücken	SOCIETE GENERALE – Forbach
Numéro de compte:	65 54 008	500 481 32
Bankleitzahl:	591 900 00	
IBAN:	DE35591900000006554008	FR 76 30003 02451 000500481132 08
BIC - SWIFT :	SABADE5S	SOGEFRPP

Commission Bulletin: Claude VILLEROY de GALHAU - Hélène SCHMITT  
Claude MEISSNER - Robert GUEHO - Christiane DÖHRING  
Angèle DENIS - Gérard CHALVET - Bernard CHALLAND

La commission fait appel à toutes les bonnes volontés qui voudront bien lui apporter des articles, chroniques ou reportages pour agrémenter le Bulletin. Elle les assure que ces textes seront les bienvenus et qu'elle les examinera tous avec le plus grand soin.

Les articles n'engagent que leurs auteurs. La Commission décline toute responsabilité pour les omissions ou inexactitudes qui auraient pu se glisser dans les articles ou les informations qui lui sont confiés pour publication.

# LE MOT DU PRÉSIDENT

Chers amis

Déjà un an et demi de passé depuis que j'ai repris le flambeau des mains de notre ami Claude Villeroy de Galhau, et c'est pour cela, qu'avant tout je tiens à le remercier de tout coeur de m'avoir aidé constamment par sa présence et ses conseils si utiles, voire nécessaires dans cette lourde fonction que vous m'avez confiée.

Je profite de l'occasion pour joindre à ces remerciements notre ami Robert Jung pour une trésorerie sans faille, notre ami François Mochel qui s'est occupé de toute la partie administrative de changements de Statuts, et enfin toute l'équipe du Bulletin dirigée par notre ami Robert Guého, car sans eux ce bulletin n'aurait pas pris forme.

Quelques uns de nos membres malheureusement ne sont plus de ce monde :

- Monsieur Roland de Bonneville, notre Vice Président
- Monsieur Florent Haumesser
- Monsieur Maurice de Milleville
- Madame Isabelle Pallu, fille d'Ingrid Pallu

J'adresse à leur famille, au nom de tous, nos plus profondes pensées.

Certains de nos membres ont dû quitter la Sarre pour des raisons professionnelles ; nous leur souhaitons de trouver quelquefois quand même le temps de penser à nous.

De nouveaux membres nous ont rejoints. Bienvenue dans notre association !

Je souhaite que vous y trouviez les contacts que vous cherchiez, ainsi que le soutien éventuel que nécessite probablement une nouvelle implantation.

Enfin, je lance un appel à tous : beaucoup de Français vivant en Sarre, ou bien vivant en Lorraine mais travaillant en Sarre, ignorent complètement l'existence de notre association. Beaucoup d'Allemands désirant parler notre langue n'osent pas nous contacter. Si vous connaissez des personnes dans ces cas, n'hésitez pas à les inviter lors de nos pots amicaux ; peut-être apprécieront-ils l'ambiance chaleureuse de nos rencontres et voudront-ils adhérer à notre groupe déjà important !

Si vous avez des suggestions ou des demandes, n'hésitez pas à me contacter.

A tous, ainsi qu'à vos familles, je tiens à souhaiter de joyeuses fêtes de fin d'année.

Votre Président  
Bernard Challand

P.S. Bon anniversaire à une alerte quinquagénaire que tous nous aimons bien : la Sarre en tant que Bundesland. Sa naissance en 1957, loin de provoquer une rupture, a marqué le début de relations apaisées entre l'Allemagne et la France.

## Roland de Bonneville nous a quittés

*Notre Bulletin se doit de lui rendre l'hommage qui lui revient. Au mot de notre Consul Général, Claude Villeroy de Galhau ajoute l'allocution qu'il a prononcée lors de la messe de requiem à Dilling, le lundi 19 novembre.*

Le plus Sarrois des Français et le plus Français des Sarrois ! Roland de Bonneville était tout cela et bien plus encore, puisque voilà un homme qui a consacré 53 ans de sa vie à la cause franco-allemande dans toutes ses facettes.

Chef d'entreprise hors pair, meneur d'hommes ; sauveur - le terme n'est pas trop fort - des aciéries de Dilling aux heures les plus noires de leur existence ; philanthrope ayant à cœur d'offrir aux enfants de son personnel un enseignement français de qualité, en les accueillant dans une école créée pour eux d'abord, mais s'ouvrant progressivement aux petits Allemands ;

Ancien Président de la Chambre de Commerce Franco-Allemande et du Club des Affaires « Saar-Lorraine » et responsable de moult associations, dont la Société Franco-Allemande de Sarrebruck, qu'il aura dirigée jusqu'au bout ; homme public engagé, au courage sans faille et au moral d'acier... Roland de Bonneville était tout cela. Tous ceux, et moi en premier, qui ont eu la chance de le connaître ont d'abord été frappés par une force de caractère et une volonté farouche de ne pas accepter l'inacceptable. L'inacceptable l'a vaincu une seule fois, la fois de trop pour sa famille et pour nous, qui l'admirions.

Merci, Roland de Bonneville, pour ce que vous nous avez donné si généreusement. Je ne vous oublierai jamais  
Merci et au revoir !

Jean Georges Mandon  
Consul Général de France en Sarre

Chers amis, chère famille de Bonneville

Au nom d'une amitié qui me liait à Roland de Bonneville depuis son arrivée en Sarre en 1954, je tenais à apporter cet après-midi un témoignage plus personnel à la mémoire de celui qui vient de nous quitter. Vous me permettrez donc de m'adresser directement à lui, comme s'il était encore parmi nous.

Mon cher Roland,

Je me rappelle ton arrivée à Dilling au début de ta vie professionnelle il y a 53 ans. Nous avons tout de suite sympathisé, peut-être notamment, pour avoir fréquenté les Jésuites, ceux de Sarlat pour ta part dans cette Dordogne qui restera toujours chère à ton cœur. Et puis nous sortions tous deux de la même école de commerce parisienne, un lien supplémentaire pour nous comprendre.

Je n'évoquerai pas tes réussites professionnelles au cœur de cette sidérurgie Sarro-Lorraine, le plus souvent sinistrée, sauf à Dilling. D'autres les ont évoquées en connaissance de cause.

Par contre je voudrais rappeler certains de tes engagements associatifs ou culturels, d'autant plus appréciés qu'ils étaient bénévoles. Tu y as fait preuve, par delà tes compétences reconnues et ton courage admiré, de ce tempérament de sportif accompli, soucieux de gagner sans écraser puisqu'il s'agissait avant tout d'y servir les hommes à travers de justes causes.

Ainsi pendant seize ans, tu auras été mon précieux vice-président à l'Union des Français de Sarre; mais plus encore, au long de ces dernières années et jusqu'à ton dernier jour, tu as présidé la Société Franco-Allemande. Tu avais trouvé là, comme ailleurs, l'occasion de servir la cause de cette coopération franco-allemande, au sein de notre Europe commune.

Ton mariage avec Christel avait d'ailleurs marqué la première étape de ce grand dessein.

Je ne peux pas oublier le soutien que tu as si longtemps et jusqu'au bout apporté à l'hôpital de Dilling, à son personnel et à ses amis. Et dans le même esprit de service aux autres, tu auras consacré bien des heures à cette école française de Dilling tout à la fois l'un de tes soucis et de tes succès les plus chers.

Soutenu par l'attachement aux hommes de bonne volonté, ton action aura toujours tendu à ce que cette terre de Sarre soit un champ de réconciliation et d'estime réciproques. Tu auras ainsi marqué la vie et l'histoire de cette région. Et tu peux faire confiance à ceux, nombreux, qui voudront bien poursuivre les missions que tu nous laisses en héritage. Tu n'auras pas tracé en vain toutes ces voies.

Enfin, nous tous réunis ici, proches ou plus lointains, nous savons que ta foi et ton espérance en une autre vie glorieuse étaient grandes.

Alors à Dieu Roland,  
adieu ami.

Claude Villeroy de Galhau

## A l'occasion du cinquantième anniversaire de la Sarre en tant que Bundesland

### Petit traité d'histoire franco-sarroise

*A l'intention des plus jeunes, cohabitants de l'Europe qui ne connaissent peut-être pas bien les vicissitudes des relations franco-sarroises, à l'intention des plus anciens qui voudraient vérifier ou rafraîchir leurs connaissances, nous publions ici, en version française simplifiée, un extrait d'un ouvrage paru à Sarrebruck en 2006 et comprenant de nombreux textes historiques ou littéraires en français (Bärbel Kuhn /Sandra Duhem (Hg.): Grenzraum erfahren – Methoden, Themen und Materialien im bilingualen deutsch-französischen Geschichts- und Geographieunterricht. Selbstverlag der Fachrichtung Geographie der Universität des Saarlandes, Saarbrücken 2006. S. 42-43 : R. Guého ; S. 83 : S. Warken, Karte).*

Les contacts entre la France et le territoire qui constitue aujourd'hui la Sarre ne commencent vraiment qu'au XVII<sup>e</sup> siècle. La France ayant obtenu en 1648, aux traités de Westphalie, la reconnaissance officielle de la possession de Metz (occupée depuis 1552), Louis XIV voulait y ajouter tous les territoires qui en avaient fait partie à un moment ou à un autre, et cela par les *Chambres de réunion*. On notera qu'il ne s'agissait pas d'annexer, mais de *réunir* à la France ce qui au fond en avait toujours fait partie. C'est ainsi que le Roi-Soleil imposa en 1683 sa souveraineté à Nassau-Saarbrücken. Ce comté n'était certes qu'une petite partie de la Sarre actuelle ; on peut cependant considérer cette date fatidique de 1683 comme marquant le début des relations mouvementées de la France et de la Sarre.

Avec d'autres territoires, pris notamment à la Lorraine, le comté devint une composante de la « Province de la Sarre », dont la capitale serait Sarrelouis, fondée en 1680. Les intendants du Roi se mirent tout de suite à l'œuvre pour en faire une province-modèle.

Mais au Traité de Ryswick de 1697, qui mit fin à la Guerre de la Ligue d'Augsbourg (Pfälzischer Erfolgkrieg), Louis XIV dut renoncer à la plupart des territoires « réunis ». Il garda certes la place forte de Sarrelouis, mais elle resta enclavée en territoire lorrain jusqu'en 1766, année de l'intégration complète de la Lorraine au Royaume de France.

La Révolution fit de nouveau de la Sarre un territoire français, avec toute la rive gauche du Rhin. Une bonne partie de la Sarre actuelle constituait la composante principale du Département de la Sarre, dont le chef-lieu était toutefois Trèves.

Après la première abdication de Napoléon et le premier Traité de Paris (1814), Sarrelouis était resté français, de même que Sarrebruck et presque tout le bassin houiller. C'est ce qu'avait réussi à obtenir Talleyrand, qui avait opportunément retourné sa veste et était devenu Ministre des Affaires Etrangères de Louis XVIII. Il avait lui-même des intérêts dans la région, en particulier dans les salines de Lorraine, et pressentait l'importance qu'allait prendre le charbon.

Mais Napoléon ne resta pas tranquille dans son île d'Elbe. Après Waterloo, le second Traité de Paris (1815) donna Sarrelouis (désormais Saarlouis) et Sarrebruck/Saarbrücken à la Prusse – sans grand enthousiasme de la part de la population. Avec les anciens territoires de l'Electorat de Trèves au nord, cette partie de la vallée de la Sarre fut intégrée à la Province du Rhin, District de Trèves (Rheinprovinz, Bezirk Trier). Bexbach, St. Ingbert, Homburg, Blieskastel, pour leur part, appartenaient au Royaume de Bavière (Palatinat).

L'annexion de l'Alsace-Lorraine par le nouvel Empire allemand en 1871 fit de Sarrebruck le centre économique d'une grande région en expansion. Symbole de ce rôle : l'unification en une seule ville de Malstatt-Burbach, de St. Johann et de l'ancienne Résidence de Saarbrücken (désormais « Alt-Saarbrücken »), qui donna son nom au nouvel ensemble.

Après la Première guerre mondiale, un certain nombre de nationalistes français aurait voulu revenir à la frontière – éphémère – de 1814 et donc annexer ou réannexer Sarrelouis, Sarrebruck et le bassin houiller. Ils se heurtèrent aux Alliés, en particulier à Wilson, proclamant « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». La solution fut de créer le « Territoire de la Sarre / Saargebiet » (plus petit que la Sarre actuelle ; voir carte). Administré par la Société des Nations, il était uni économiquement à la France.

Conformément au Traité de Versailles, un référendum eut lieu le 13 janvier 1935. Malgré les mises en garde de nombreux réfugiés qui avaient fui le nazisme, les Sarrois se prononcèrent à 90,78 % pour le retour à l'Allemagne (« Heim ins Reich », ce qui provoqua le départ immédiat des réfugiés, des juifs, de tous les adversaires déclarés de l'intégration à l'Allemagne nazie. Bien que les Sarrois, comme ils ne cesseront de le souligner plus tard, se soient alors prononcés pour l'Allemagne et non pour les Nazis, ceux-ci considéreront le résultat du référendum comme une éclatante victoire pour leur régime.

Après la Seconde guerre mondiale, le territoire (agrandi, on l'a vu ; jusqu'en 1947, il comprenait même Sarrebourg/Saarburg) fut de nouveau rattaché économiquement à la France, mais il obtint assez rapidement une autonomie relative, sous la conduite d'anti-nazis rentrés d'exil, Johannes Hoffmann à leur tête. Bien des Sarrois en voulurent à ces anciens exilés d'avoir sinon ordonné, du moins toléré un bon nombre d'expulsions. La plupart – mais pas toutes – furent à vrai dire ordonnées par le Gouvernement militaire français jusque fin 1947. Nous avons critiqué beaucoup de ces expulsions, se défendra plus tard Johannes Hoffmann ; nous en avons fait annuler. Il est certain que le nombre est resté limité, sans commune mesure avec les expulsions de Lorrains par les Nazis durant la guerre (au moins 60 000, peut-être 100 000). Pour les Sarrois cependant, ces mesures devinrent symboliques du régime autoritaire de Johannes Hoffmann, de sa « Demokratur ».

Malgré tout, les Sarrois étaient au début relativement satisfaits de leur statut spécial : on vivait un peu mieux à Sarrebruck qu'à Trèves ou à Kaiserslautern. ; et à Sarrebourg, il y eut des protestations quand la ville et sa région furent séparées de la Sarre. Mais l'attitude changea quand vint le « miracle allemand ». Par ailleurs, avec la création de la CECA (à l'initiative de Robert Schuman, voir l'article de M. Kontz) l'Europe était en marche : il devenait urgent de trouver une solution à long terme pour la « question sarroise » : la Sarre aurait un statut « européen ».

Les Sarrois étaient et se sentaient Allemands : le 23 octobre 1955, ils rejetèrent cette solution à 67,2 %. La Sarre est donc devenue un Bundesland de l'Allemagne Fédérale le 1<sup>er</sup> janvier 1957 (économiquement, le 6 juillet 1959). Une « petite Réunification », qui, loin de provoquer une rupture avec la France, a marqué le début de relations apaisées entre celle-ci et l'Allemagne ; un symbole en est notamment le Lycée Franco-Allemand, das Deutsch-Französische Gymnasium.

Robert Guého

# Le Lycée Franco-Allemand

## Les deux nouveaux directeurs présentent le LFA

Depuis le début de l'année scolaire, le LFA a une nouvelle direction. Les deux directeurs ont pris leurs fonctions au cours des vacances d'été, explorant l'école d'un regard curieux et non prévenu. Les premiers jours, les premières semaines ont été passablement déroutantes, mais en même temps fascinantes. Les regroupements complexes, l'imbrication de deux systèmes éducatifs pour former une structure intégrée, la rencontre, en pédagogie, de conceptions et traditions différentes... un casse-tête pour nous quelquefois. Mais la grande souplesse de l'équipe pédagogique, la disponibilité et l'engagement de l'école en tant que « communauté » nous ont laissé une forte impression et nous ont donné confiance.

Nous sommes heureux que la vie dans notre établissement jouisse bientôt de meilleures conditions: salle d'accueil pour les parents, cafétéria pour les élèves et salle d'informatique seront réaménagées avant Noël. Avec l'aide des élèves et de leur parents, une vingtaine de salles auront été repeintes d'ici fin janvier. Dix-sept nouveaux ordinateurs sont arrivés en décembre. S'annonce également une rénovation du hall d'entrée.

Nous en remercions les autorités de tutelle, confiants en leur soutien pour les prochaines années. Nous espérons également voir assuré l'élargissement de notre « Ganztagschule » volontaire, notre « Étude », qui accueille plus de 150 élèves l'après-midi – la plus grande structure de ce type pour le secteur Lycées d'Etat.

Lycée d'exception, le Lycée Franco-Allemand est une chance pour tous les élèves qui le fréquentent. Nous enrichir de nos différences, tracer ensemble de nouveaux chemins pour apprendre, être à l'aise à l'oral et à l'écrit dans 2, voire 3, 4 ou 5 langues, devenir le citoyen modèle de l'Europe à venir, de tels objectifs suscitent l'enthousiasme et poussent à agir. Aujourd'hui, au cœur même de l'action, le processus d'«intégration» continue de s'élaborer et s'installe dans nos pratiques quotidiennes. Suivre des enseignements dans des disciplines non linguistiques dans la langue du partenaire sera possible même pour un élève qui rencontre quelques difficultés. Il trouvera l'aide nécessaire.

Le lycée continuera aussi d'accueillir des enfants s'installant en Sarre, venant d'établissements français où ils n'ont pas nécessairement appris l'allemand. La diversification des pédagogies et l'individualisation des parcours seront donc indispensables.

Le projet d'établissement, qui sera réécrit dans les mois à venir, sera l'occasion de mobiliser toutes les forces du lycée pour atteindre ces objectifs. L'excellence n'est pas réservée à quelques-uns, mais consiste à permettre à chacun de donner le meilleur de lui-même et d'accéder, dans des conditions optimales, à la meilleure proposition scolaire. Le LFA continuera d'affirmer haut et fort sa spécificité biculturelle et transfrontalière, de se saisir, dès aujourd'hui, des pédagogies qui préparent les citoyens d'une Europe qui se construit.  
Bonne année scolaire à tous.

Hans Bächle / Jean-Paul Seitz

## Ils se présentent

### Hans Bächle

Né en 1955 à St. Ingbert, j'ai obtenu l'Abitur en 1974. J'ai fait un service militaire de 2 ans à Würzburg et Munich comme officier dans les services de santé. De 1976 à 1983, j'ai étudié le Français et la Théologie à l'Université de Sarre et à Nancy.

A partir de 1980, j'ai œuvré comme „Wissenschaftlicher Mitarbeiter am Lehrstuhl für angewandte Sprachwissenschaft und Sprachlehrforschung.“

Après ma formation pédagogique au Studienseminar à Neunkirchen, j'ai enseigné le Français et la Religion catholique dans l'école privée « Albertus Magnus Gymnasium » à St. Ingbert (de 1985 à 1999).

A partir de 1999, j'ai été responsable de la formation continue des professeurs de français qui enseignent en second cycle de Gymnasium, au Landesinstitut für Pädagogik und Medien. A partir de 2000, j'ai exercé les fonctions de Fachleiter au Studienseminar Neunkirchen pour la formation des futurs professeurs de français des Gymnasien et Gesamtschulen. J'étais aussi coordinateur du projet de coopération entre le ministère sarrois et l'IUFM (Institut universitaire de formation des maîtres) de Lorraine à Nancy.

J'ai coopéré à plusieurs projets visant à promouvoir la qualité dans les écoles et portant sur l'organisation et le développement du G8 (Lycée en 8 années, au lieu de 9) , l'évaluation et la formation des maîtres.

Parallèlement à ces activités, j'ai publié articles et ouvrages sur la didactique dans l'enseignement du français et collaboré à la publication d'ouvrages assez largement diffusés comme « Réalités » et « A plus », parus aux éditions Cornelsen.

Depuis la fin de mes études, j'assure des cours à l'Institut d'Etudes romanes de l'Université de Sarre.

### Jean Paul Seitz

Je suis né en 1952 à Wissembourg (Bas Rhin), marié à Valentine Honold, enseignante et thérapeute de familles. Je suis père de 3 enfants : Claire 28 ans ; Hélène 25 ans ; Philippe 18 ans.

J'ai enseigné les Sciences naturelles et l'EPS (Education physique et sport) en école privée pendant mes études de Sciences et ensuite de Théologie, de 1970 à 1976. Professeur d'Enseignement religieux à Haguenau et Thann jusqu'en 1989, j'ai été détaché auprès du Ministère de la Justice et j'ai étudié le Droit de 1989 à 1991. Je me suis ensuite présenté au concours des personnels de direction de l'Education Nationale. Après six mois de formation, j'ai été nommé Principal du Collège de Darney et Monthureux-sur-Saône dans les Vosges, en zone d'éducation prioritaire rurale. J'ai rejoint Strasbourg trois ans après, pour prendre en charge un collège en zone d'éducation prioritaire urbaine. Mon dernier poste, à Seltz (Bas Rhin), m'a donné l'occasion de mettre en place un cycle bilingue et de travailler davantage avec des établissements allemands. Mon arrivée à Sarrebruck est pour moi une poursuite logique et particulièrement réjouissante de ma carrière.

Pour l'Alsacien que je suis, je trouve là l'occasion d'assumer mes racines, qui se nourrissent à la fois de la culture française et de la culture allemande. L'école a enseigné aux petits Alsaciens qu'il n'y avait qu'une loyauté possible et que celle-ci devait nous faire choisir la culture française. Nous échappions ainsi au dilemme d'une double loyauté. Le Lycée Franco-Allemand est un symbole, mais aussi la réalisation concrète d'une volonté partagée de sortir du cycle infernal des guerres et des loyautés qui s'affrontent. En arrivant au LFA, j'espère participer à une tâche urgente et gratifiante : éduquer nos élèves à construire un projet de vie qui s'affranchira des frontières, leur donner – par une formation appropriée – les moyens de réaliser ces projets, les convaincre que nos différences sont une richesse quand elles nous invitent à la rencontre.

Je trouve au LFA une équipe enthousiaste et dévouée. Je sais qu'elle saura trouver le souffle nécessaire et le rythme adapté pour réussir les indispensables évolutions qui sont en cours : l'intégration des enseignements, la reformulation des programmes, l'adaptation des pédagogies. Le lycée continuera de viser l'excellence aussi bien dans l'enseignement des langues que dans l'enseignement des sciences et le rayonnement culturel. Accessoirement, je suis, pour un temps, un Français de Sarre. Je m'en réjouis.

... ainsi que les nouveaux professeurs

## Ulrich Biehl

Ulrich Biehl enseigne le latin, la religion/éthique et l'histoire.

Dès ses études secondaires (dans un lycée sarrois), il a commencé à s'intéresser au monde fascinant de l'Antiquité ; depuis, il reste enthousiasmé par les langues des Grecs et des Romains. Le fait qu'il ait eu à la fois le grec et le français comme points forts pour son baccalauréat montre combien se complètent langues anciennes et langues modernes !

Après ses études à Freiburg im Breisgau, il a enseigné un temps à Olpe (Sauerland, Nordrhein-Westfalen), avant de revenir à sa « Heimat », la Sarre : à St. Wendel d'abord, puis à Sarrebruck. De la Sarre et des Sarrois, il apprécie l'amabilité et l'ouverture, liées sans doute à la proximité de la France. Ses premiers mois au LFA le lui ont fait constater : cette école se caractérise éminemment par l'ouverture et la rencontre des cultures.

Ulrich Biehl est marié et père de trois enfants de 13, 10 et 9 ans.

## Na-young Choi-lakobashvili

Fille de parents d'origine coréenne, je suis née à Sarrebruck. C'est ici que j'ai été scolarisée. Après le baccalauréat, j'ai étudié le français et la musique à l'Université de Sarre et au Conservatoire de musique et théâtre. En automne 2005, ayant terminé mes études universitaires, j'ai commencé les deux années de formation pédagogique au « Staatliches Studienseminar Saarbrücken » – avec le « Ludwigsgymnasium » et le « Gymnasium am Schloß » pour la formation pratique.

Depuis septembre 2007, j'enseigne le français et la musique au LFA.

Je suis mariée et j'ai une fille de sept ans.

## Claire Dardart

Claire Dardart est la nouvelle professeur de Sciences économiques et sociales, depuis septembre, en remplacement de M. Dispot.

Mère de cinq enfants, diplômée de l'ESSEC (**E**cole **S**upérieure des **S**ciences **E**conomiques et **C**ommerciales) et de la Chambre de Commerce allemande, elle a travaillé dans plusieurs entreprises (dont *Les 3 Suisses* et *Procter & Gamble*) à des responsabilités commerciales ou de marketing achat.

Une première expérience de professeur en BTS Force de vente (dans les matières Marketing et Technique de négociation) lui aura donné le goût de l'enseignement.

Habitant à Sarrebruck depuis un an, elle est heureuse de partager avec les jeunes son intérêt pour la vie de l'entreprise et l'environnement économique et social.

## Laurence Wollny

remplace Monsieur JOUIN (actuellement Principal adjoint au lycée Jean de Pange à Sarreguemines) et enseigne le français.

Originnaire du Nord de la France, elle a fait ses études à l'Université de Dijon, puis à Francfort-sur-le-Main, où elle a commencé à enseigner le français comme langue étrangère.

Titulaire du CAPES en 1993, elle a son premier poste à Forbach. Elle s'établit avec son mari, originaire de Francfort, à la frontière franco-allemande ; elle collabore au projet MOSA (Grande et Petite Rosselle) pendant quatre ans.

Laurence Wollny a deux enfants bilingues scolarisés au LFA : famille biculturelle ! Elle-même est passionnée de théâtre, musique, athlétisme et escrime.

## **Changement de perspective Rencontre trinationale en Bavière Petite recette pour un voyage de classe réussi**

Choisissez une seconde S du lycée franco-allemand (LFA) de Sarrebruck : 13 français, 5 franco-allemands et 7 allemands. Incorporez des élèves tchèques du Lycée d'Ostrov, une ville proche de la frontière bavaroise. Versez cette pâte dans un centre d'éducation et de rencontre du nom de « Vieux Château Weidenberg » et laissez mijoter sous observation continue d'un prof du LFA pendant 5 séminaires. Et vous obtenez une tarte internationale très particulière.

Pour la cinquième fois Monsieur Michel Anna a su organiser un voyage de classe, où échange et intégration ne planent pas en tant que concepts creux au-dessus des participants, mais font vraiment partie de l'aventure. Chacun communique ses idées comme il peut, souvent en gesticulant pour mieux s'exprimer, parfois en passant par l'anglais. Même un sujet abstrait comme « le développement durable » a pu être transmis au groupe international par des orateurs de l'Académie franconienne (Frankenakademie). Comme la plupart des notions étaient inconnues même pour des élèves allemands, chacun devait lutter un peu pour comprendre, et tout le monde devait tout expliquer à tous.

Le travail était une chose. Mais en il faut plus pour un bon voyage de classe. Une excursion passionnante par exemple. Le musée de la circulation de Nuremberg a très bien fait l'affaire, le trafic routier étant étroitement lié à l'environnement et au développement durable. De vieilles locomotives sont exhibées à côté de TGV flambant neufs. Mais ce n'est pas le seul endroit où nous avons pu comparer ancien et récent, hier et aujourd'hui. Ce sont les bâtiments classiques du lycée tchèque d'Ostrov qui contiennent la technique la plus moderne, huit beaux « beamers » et de nombreuses salles informatiques. Aux alentours, les immeubles de type stalinien sont repeints et affichent de la couleur. Il semble bien que les hommes politiques y investissent dans l'avenir : leurs élèves.

De notre côté, c'est le « Schulverein » du LFA qui a généreusement aidé nos élèves franco-allemands en soutenant notre voyage de classe. Et je suis sûre que nous en avons tous profité.

Anne Caroline Hüser  
Etudiante Sciences-Po Paris, animatrice pendant le voyage

*Paru en langue allemande dans le Saarbrücker Zeitung au mois de juin. Traduit par M. Anna.*

## **SARRELOUIS**

### **14 juillet 2007**

La plus française des villes de Sarre, voire pour certains d'Allemagne, grâce à Louis X IV et à Vauban, a accueilli cette année, au pied de ses remparts la traditionnelle cérémonie du 14 juillet.

Une première dans les annales de ces festivités, régulièrement célébrées jusque là à Sarrebruck. Mais le 300<sup>ème</sup> anniversaire de la mort de Vauban, célébré cette année, justifiait parfaitement ce choix dicté par Monsieur Jean Georges Mandon, notre Consul Général, et avalisé dans l'enthousiasme par Monsieur Roland Henz, le Bourgmestre de Sarrelouis.

Le Ministre Président Monsieur Peter Müller, entouré de ces deux personnalités, s'est donc fait un plaisir de lancer la fête devant plus de 600 invités, par un temps que n'aurait pas renié le Roi Soleil.

Chacun a pris la parole pour, à sa façon, célébrer le „Bastille Day“ et l'amitié Franco-Allemande.

Monsieur Mandon n'a pas manqué au terme de son intervention, de faire sourire son auditoire en lui livrant ces quelques vers sur Sarrelouis, tirés d'un répertoire du temps de la fondation de la ville en patois Germano-Lorrain qu'on ne peut résister à reproduire ici.

Saarlouis es en belle forteresse  
On surement en hibsch maîtresse  
Car se hat noch ihr pucelage,  
Dat macht honneur on avantage,  
On wenn se sich gerendét hat  
Aux Prussiens, die sen jamais satt,  
So es Saarlouis doch une Pucelle  
On leit sur la saar wie'n citadelle  
Couronné wie en Kinningin  
Mit Batterien, Bäm on Magasin  
Er hat zwei Poorten en symmétrie,  
Die gesitt mer grad vis à vis  
De franzesch Poort et des Allemands  
So nennt mer se communément.

C.V.G

## Le Carreau 2008

Pour le cirque, la danse, la musique, le théâtre d'objet... le Carreau vous attend, avenue Saint-Rémy, à Forbach. Voici rapidement, à partir de janvier 2008, une présentation du théâtre proprement dit, qui intéressera sans doute spécialement nos lectrices et lecteurs.

**22 et 23 Janvier - 20 heures**

### **Mademoiselle Julie - d'August Strindberg**

Mise en scène : Jacques Vincey - Compagnie Sirènes

Une funeste farandole à trois, où chacun poursuit sa course entêtée. Les personnages se débattent, mus par des forces qui les dépassent et les débordent, mais aucun amour alchimique ne pourra les libérer de leur destin.

**12 et 13 Février - 20 heures**

### **Maître Puntila et son valet Matti (Surtitré en allemand) – de Bertolt Brecht**

Mise en scène : Omar Porras

Brecht visite ici la relation maître-valet avec un sens du comique irrésistible. Qui aurait pu mieux que le pétillant Omar Porras, bien connu pour la luxuriance explosive de son travail, porter à la scène cette fable politique aux accents de commedia dell'arte ?  
Un grand moment de théâtre !

**05 Mars - 20 heures**

### **Heaven (zu Tristan) (en langue allemande, surtitré en français) – de Fritz Kater**

Mise en scène : Armin Petras - Maxim Gorki Theater Berlin

Une fois encore, le célèbre duo Petras-Kater a su s'entourer d'excellents comédiens pour nous livrer une peinture mordante de l'Allemagne contemporaine. Une première française incontournable !

**18 et 19 Mars - 20 heures**

### **La Plénitude des cendres -**

**Texte et mise en scène : Yann Allégret - Cie.(&) So Weiter / Coproduction Le Carreau)**

La chute et l'ascension du boxeur se délient dans l'urgence au cœur d'un ring carré: une éphémère quadrature du cercle qui nous rapproche un peu plus de la tragédie classique.

**02, 03 et 04 Avril – 20 heures**

### **Agatha - de Marguerite Duras**

Mise en scène : Jacques Kraemer

« Il s'agit d'un amour qui ne se terminera jamais, qui ne connaîtra aucune résolution, qui n'est pas vécu, qui est invivable, qui est maudit, et qui se tient dans la sécurisation de la malédiction ».

**06 Mai – 20 heures**

### **Chair de ma chair (Théâtre bilingue français-allemand) - d'Ilka Schönbein**

D'après « Pourquoi l'enfant cuisait dans la Polenta » d'Aglaja Veteranyi

Pour mettre en images le récit intime d'une enfant de cirque, Ilka Schönbein a su déployer toute sa maîtrise des langages croisés. Grâce à ses masques de corps, elle se glisse dans les personnages de cette comédie humaine, troublant les limites des objets et des corps, de l'illusion et de la vérité.

**05 et 06 Juin - 20 heures**

### **Pourquoi j'ai tué Serge Gainsbourg**

**Conception et écriture : Jean de Pange, Isabelle Thomas - Compagnie Astrov**

Philippe travaille à l'écriture de son premier long métrage. Chez lui ou dans la brasserie de nuit qui lui permet de joindre les deux bouts, il n'est pas rare que Philippe se croie visité par Serge Gainsbourg lui-même. Bientôt, il ne parviendra que très difficilement à faire la part des choses entre la réalité et son univers mental...

Pour toute information : Tel : 00-33-387846434 / Fax : 00-33-387846431

**Douzièmes Journées du film français à la Kinowerkstatt St.Ingbert 8 au 10 février 2008**

**Vendredi 08.02 - 19h00 – PLAYTIME**

Comédie de Jacques Tati – 1967 – couleurs – 1h 59mn  
Jacques Tati (M. Hulot), Barbara Dennec (la jeune étrangère)  
Le film sera suivi d'un vin d'honneur, offert par Monsieur le Consul Général.

**Samedi 09.02 – 19h00 – LES ANGES GARDIENS**

Comédie de Jean Marie Poiré – 1995 – couleurs - 1 h 00.  
Gérard Depardieu, Christian Clavier, Eva Grimaldi, Yves Rénier

**Samedi 09.02 – 21h00 – BYE-BYE**

Comédie dramatique de Karim Dridi – 1995, Couleurs – 1h 45mn  
Sami Bouajila, Nozha Khouarda, Philippe Ambrosini, Moussa Maaskri

**Dimanche 10.02 – 11h00 - LA FILLE DE D'ARTAGNAN**

Comédie Bertrand Tavernier – 1994 – Couleurs – 2h 10mn  
Sophie Marceau, Philippe Noiret, Jean-Luc Bideau, Raoul Billerey

**Dimanche 10.02 – 18 heures - LE DÎNER DE CONS**

Comédie de Francis Veber – 1998 – Couleurs – 1h 20mn  
Jacques Villeret, Thierry Lheremite, Francis Huster

**Dimanche 10.02 – 19 heures 45 - LA VOIE LACTÉE**

Comédie dramatique de Luis Bunuel- 1969 – Couleurs – 1h 41mn  
Paul Frankeur (Pierre), Laurent Terzieff (Jean), Edith Scob (Marie), Bernard Verley (Jésus),  
Alain Cuny , Michel Piccoli

La présentation de LA VOIE LACTÉE sera précédée d'une introduction en allemand.

Tous les films sont en version originale, certains avec sous-titres en allemand

Visitez aussi le site internet de la Kinowerkstatt: [www.kinowerkstatt.de](http://www.kinowerkstatt.de)

Kinowerkstatt, Pfarrgasse 49 - St.Ingbert - Tel.: 06894/36821 e-mail:[Kinowerkstatt@gmx.de](mailto:Kinowerkstatt@gmx.de)

## En Afghanistan, « *french touch* » et rigueur otanienne

Engagé en Afghanistan de décembre 2006 à avril 2007, le 16<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs de SAARBURG y a déployé son état-major et 3 compagnies, soit 450 cadres et chasseurs. Renforcé par un escadron d'éclairage et d'investigation et par un détachement du génie, c'est donc un bataillon interarmes qui a servi sous mandat de l'OTAN.

La mission du bataillon français est de conduire des missions de sécurité et de stabilité dans sa zone de responsabilité, afin de contribuer au développement d'un environnement sûr et pacifié. La zone du bataillon correspond à la partie nord de la province de Kaboul, vaste plateau à 1800 m d'altitude, bordé par deux massifs montagneux culminant à 4000 m. La zone est variée, car elle se compose d'une partie désertique, d'une partie rurale et d'une partie urbaine.

L'année 2006 a vu une augmentation importante du nombre d'incidents sur le théâtre des opérations. Elle a aussi été marquée par une évolution de la menace s'exerçant sur la province de Kaboul. Les attaques-suicides et les IED (Improved Explosive Devices) se sont intensifiés.

Face à cette recrudescence des incidents sur l'ensemble du pays, les forces de l'OTAN ont lancé de vastes opérations, spécialement au sud et à l'est. Toute la rigueur otanienne se retrouve dans la planification de chaque opération terrestre ou aéroterrestre. Dans la conduite de l'action en revanche, il semble que chaque nation garde sa manière de faire, souvent héritière de savoir-faire et de comportement culturel.

Pour le chef de corps se pose alors une question très concrète : comment « conduire des missions de sécurité et de stabilité », comment « contribuer au développement d'un environnement sûr et pacifié » ; quel mode d'action faut-il utiliser ? Faut-il, comme certains de nos alliés, effectuer des patrouilles en véhicules blindés se déplaçant très vite et n'hésitant pas à faire usage du feu de manière préventive et parfois intempestive ? Faut-il, comme d'autres, ne sortir de nos installations que pour effectuer des actions civilo-militaires à forte connotation musulmane, au profit de la population ?

J'ai trouvé la réponse à ces questions d'une part en observant la population, d'autre part en discutant avec de nombreux responsables locaux.

La **population** est lasse de 30 ans de guerre, qui laissent le pays dans une situation économique difficile ; elle vit pauvrement mais reste très digne, fière de sa culture et de sa religion. Fatiguée des conflits qui ont secoué le pays, fatiguée des conditions de vie précaires, fatiguée des tensions internes, elle est prête à basculer d'un côté ou de l'autre : si rien n'est fait pour améliorer rapidement et concrètement ses conditions de vie, elle pourrait alors se laisser séduire par des thèses extrémistes ; si au contraire elle nous accorde sa confiance, elle pourra alors faire bloc derrière les institutions de son pays. Tout l'enjeu est là : gagner la confiance de la population, en lui montrant d'une part que nous sommes prêts à la protéger, d'autre part que nous pouvons répondre à certaines de ses attentes. Les nombreux contacts noués entre le bataillon français et les responsables locaux dans sa zone d'action me laissent également penser que la solution ne peut pas se trouver dans la seule action des forces multinationales de l'OTAN. Ce sont les forces de sécurité afghanes qui doivent monter en première ligne, armée nationale, police, forces de sécurité intérieure. La population reprendra confiance dans ses institutions lorsqu'elle verra ses propres forces de sécurité assurer l'ordre et faciliter une vie paisible.

Ce double constat m'a alors permis de donner mon idée de manœuvre au bataillon. Tout en conservant une capacité d'intervention permanente et immédiatement disponible, **je veux interdire aux insurgés de disposer d'une liberté d'action dans ma zone de responsabilité, en ayant une parfaite acquisition du renseignement, en obtenant l'adhésion de la population et en soutenant les forces de sécurité afghanes.**

L'idée de manœuvre établie, il faut ensuite la décliner en ordres tactiques simples pour les commandants d'unité. Au vu de l'effet à obtenir sur le terrain, sur l'ennemi et la population, la mission principale donnée à chaque unité élémentaire est une mission de contrôle de zone. Chaque unité dispose donc d'une zone d'action bien définie à contrôler ; le capitaine répartit, lui aussi, sa zone en zones de sections. Ainsi, le lieutenant est responsable pendant toute la durée du mandat d'un petit secteur, ce qui lui permet d'en bien connaître la géographie, les caractéristiques sociales et économiques, la population, les maleks (chefs de village), les principaux Anciens...

Pour acquérir cette connaissance, le mode d'action privilégié du chef de section est la **patrouille de proximité**. Tout en conservant une capacité de réaction immédiate et suffisamment puissante, la patrouille française se distingue des patrouilles de nos autres camarades de la coalition : arrivés dans le village objet de la patrouille, nos chasseurs débarquent de leurs engins, enlèvent le casque, coiffent le béret, ôtent les lunettes de soleil, et vont au contact de la population. Grâce à des interprètes en nombre suffisant, le chef de section et les chefs de groupe discutent avec les anciens, avec les quelques petits commerçants, avec les maleks, avec les mollahs (chefs religieux). L'hospitalité musulmane n'est pas un vain mot ; nos hommes sont toujours reçus dans les maisons, ils savent s'asseoir et boire le thé, ils savent perdre du temps dans de longues salutations, dans de longs palabres, dans de longues présentations... Les Afghans n'ont pas la même notion du temps que les Occidentaux. Il s'agit donc bien de respecter la culture, la religion et les comportements propres au pays ; il s'agit surtout d'en tenir compte dans nos propres comportements et dans nos relations avec les Afghans. L'armée française a une longue expérience de ce savoir-faire, de Lyautey à Charles de Foucauld, de nos anciens d'Indochine à ceux d'Algérie, les principes n'ont pas changé.

Le deuxième mode d'action est **l'appui systématique et simultané de l'action militaire par l'aide à la population**. Ainsi, des équipes spécialisées sont intégrées dans les compagnies, dans les sections, favorisant une bonne connaissance mutuelle. La simultanéité des actions de contrôle de zone et des actions civilo-militaires permet au chef de section de mieux connaître sa zone, de concrétiser son action par un geste concret au profit de la population, renforçant par là même sa crédibilité. Entendons nous bien : le soldat reste soldat, la mission principale reste opérationnelle et peut toujours se terminer par l'usage de la force ; le soldat n'est pas là pour distribuer des vivres et des couvertures, mais la distribution de vivres et de couvertures permet au soldat d'aller partout dans sa zone, d'avoir accès à toutes les catégories de la population, d'obtenir ainsi du renseignement. L'action civilo-militaire est donc une aide à l'action militaire, ce n'est pas une fin en soi.

Le troisième mode d'action est **la mise en avant des forces de sécurité afghanes**. La population doit retrouver confiance dans ses institutions ; le premier pouvoir régalien d'un État étant la sécurité et la défense, l'amorce de cette confiance passe d'abord par la visualisation de l'action des forces de sécurité afghanes. Nos alliés anglo-saxons l'ont parfaitement compris, mais là aussi la mise en œuvre diffère ; ils développent en effet une approche très complexe par le haut : accord au plus haut niveau des États, protocole de formation, définition de stages de formation, mise en place de différents cursus qualifiants, ... Le petit bataillon français, lui, développe une approche par le bas : le lieutenant chef de section contacte le chef du poste de police de son secteur, boit le thé avec lui, et dès le lendemain lui explique comment réaliser un check-point et une fouille de voiture ; le surlendemain, sa section et le poste de police réalisent en commun le check-point, et dès le troisième jour, les policiers le font eux-mêmes, la section restant en appui à proximité. Ce même mode d'action s'effectue aussi avec l'armée afghane ; une compagnie du bataillon devait effectuer une opération dans une vallée, avec une compagnie afghane. Deux semaines avant l'opération, les deux capitaines ont pris contact et ont appris à se connaître, et pendant quinze jours, grâce à un binôme des sections françaises et afghanes, les missions ont été répétées ensemble. Cette approche par le bas, qui n'a rien d'officiel, est redoutablement efficace : en très peu de temps les forces afghanes, police ou armée, appuyées par nos unités françaises, effectuent elles-mêmes des missions de sécurité devant la population.

Le quatrième mode d'action est **l'implication des responsables locaux**. La culture afghane est très attachée à sa hiérarchie traditionnelle, parfois difficile à cerner ; chaque village a son malek, chaque mosquée a son mollah, chaque district a son gouverneur. Chaque semaine une shura (assemblée) réunit tous les responsables et tous les Anciens, car les Anciens sont très respectés et sont influents. La population donnera plus facilement sa confiance en suivant ses leaders habituels et traditionnels. L'implication des responsables locaux nécessite donc l'action personnelle du chef militaire, c'est le fameux « *key leader engagement* » otanien. L'approche française, là aussi, est une approche par le bas : le lieutenant chef de section connaît personnellement tous les maleks, les mollahs, les principaux Anciens de sa zone d'action ; le capitaine connaît le gouverneur de son district, et le chef de corps s'implique ponctuellement en fonction des opérations.

En guise de conclusion, il faut rester modeste et pragmatique. Ce n'est pas un petit bataillon français qui durant un mandat de cinq mois a réussi à ramener une paix durable en Afghanistan ; ce pays est complexe et aura besoin de temps pour retrouver une stabilité et une prospérité. Mais humblement, dans notre toute petite zone, si au terme de notre mandat nous sommes parvenus à apporter un peu plus de stabilité, de calme et de confiance, bref à faire ensemble progresser la paix, alors notre mission aura été un succès. Voilà le sens de notre action en Afghanistan.

Colonel Rémi Seigle  
Chef de Corps du 16<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs

## **Retour de Chine**

### **L'uniformisation du droit en marche**

En 1855, Edouard Laboulaye, fondateur de la Société de législation comparée, a pu écrire que « *la part de la diversité se réduisant de jour en jour par le mélange inévitable des peuples, il y aura un fonds commun de législation qui grossira sans cesse, et qu'à ce rapprochement nul ne peut assigner de limite* ». Cette prédiction est en train de se réaliser dans le droit de la vente internationale de marchandises. De larges pans de ce droit sont désormais uniformisés grâce à la Convention des Nations Unies sur le contrat de vente internationale de marchandises, encore dénommée Convention de Vienne.

Entrée en vigueur le 1er janvier 1988, elle lie désormais 70 États. Lorsqu'elle est appliquée, ce ne sont plus les règles des droits nationaux déterminées par les systèmes de conflits de lois qui vont être mises en œuvre, mais celles issues de la Convention de Vienne. Parmi les États parties à cet instrument, figurent la quasi-totalité des pays européens, les États-Unis, mais aussi la Chine, désormais quatrième puissance économique mondiale.

Il n'est pas surprenant que le Comité consultatif de la Convention de Vienne, commission officieuse rassemblant une dizaine d'experts provenant de pays divers (États européens, USA, Fédération de Russie, Japon), ait décidé de tenir sa réunion annuelle en Chine, plus précisément à Wuhan, au bord du Yangtsé. A l'issue de nos travaux de deux jours (10-11 octobre 2007), où nous avons délibéré sur plusieurs difficultés d'application du texte du droit uniforme, s'est tenu, dans la même ville, un colloque animé par les membres du Comité et des experts chinois. Débattre de questions juridiques communes, qui peuvent se poser aussi bien auprès de juridictions chinoises, américaines, allemandes ou françaises, a été une expérience enthousiasmante, même s'il a fallu s'exprimer en anglais et verser une larme sur le recul du français dans les échanges internationaux. Le colloque de Wuhan a été également l'occasion pour moi de retrouver mon collègue Chen Weizo, qui a séjourné plusieurs années à l'Université de la Sarre, pour préparer sa thèse de doctorat et traduire le BGB (Bürgerliches Gesetzbuch) en chinois.

Une croisière de trois jours sur le Yangtsé, le plus long fleuve de Chine, nous a permis de fuir l'air pollué de Wuhan – sur les dix villes les plus polluées du monde, six sont chinoises –, de suivre les méandres d'un fleuve fougueux, de franchir les Trois Gorges, pitons rocheux plongeant à pic dans une eau verdâtre, avant d'atteindre le fameux barrage des Trois Gorges, le plus grand du monde. Environ un million de Chinois ont déjà dû quitter leurs villages et petites villes avoisinant le fleuve. Quatre autres millions de Chinois devront à terme subir le même sort. Des villes entières ont été construites sur les hauteurs. Maints temples et sanctuaires ont été déplacés. Pour poursuivre son industrialisation, la Chine compte beaucoup sur la source phénoménale d'électricité que constituera le barrage, à partir de 2009. Celui-ci doit également être capable de maîtriser les crues du fleuve himalayen, dont les caprices meurtriers jalonnent l'histoire de l'Empire du Milieu. Mais la facture humaine, sociale et écologique de cette réalisation pharaonique ne cesse de grossir. Ainsi, la ville-région de Chongqing, qui administre la plus grande partie du réservoir, a déjà recensé une centaine d'éboulements sur les deux rives. Le Yangtsé fait, à nouveau, trembler la Chine !

Après cette croisière mémorable et une courte escale à Shanghai, dont les gratte-ciel entendent rivaliser avec ceux de Hong-Kong ou de Manhattan, me voilà de nouveau en Sarre, depuis la rentrée universitaire. Ce n'est certainement pas un hasard si l'air automnal enveloppant le Campus m'a semblé doté, cette année, d'une pureté particulière.

Claude Witz  
Professeur des Facultés de droit  
Codirecteur du Centre juridique franco-allemand

## ***Robert Schuman, un homme politique exceptionnel***

Après les deux Guerres mondiales dévastatrices, Robert Schuman réussit comme ministre des Affaires étrangères à entrer dans l'histoire par sa célèbre déclaration du 9 mai 1950. Seulement cinq ans après la fin de la deuxième Guerre mondiale, juste après le coup de Prague et le blocus de Berlin, au moment où la guerre en Corée risque d'éclater et où la situation internationale est marquée par un durcissement de la guerre froide, il ne propose pas un Traité de paix, qui, à ce que l'on sait, ne vaut parfois pas le papier sur lequel il est établi. Non. Il propose une communauté pour le charbon et l'acier.

Pour le charbon et l'acier? De nos jours, cela peut paraître bizarre. Après la fermeture définitive de presque toutes les mines de charbon européennes, beaucoup d'entre nous ont du mal à s'imaginer le rôle primordial du charbon et de l'acier après la deuxième Guerre mondiale. A l'époque, le fer et le charbon marquaient fortement le paysage lorrain : puits de mine et hauts-fourneaux dressaient partout leurs robustes carcasses. Le charbon était la source d'énergie la plus convoitée et la plus utilisée. Il servait aussi à forger les canons pour les champs de bataille. Dans la conscience de beaucoup de Français le charbon et l'acier étaient le symbole du militarisme prussien et de l'impérialisme des nazis. Schuman et Monnet savaient que faire administrer le charbon et l'acier par une autorité supranationale exercerait un énorme effet psychologique sur le public parce que la création de la CECA, d'un coup, rendrait la guerre matériellement impossible.

Mais nombre de responsables politiques à l'époque avaient coutume d'agir selon le slogan « vae victis, malheur aux vaincus » pour tirer profit de l'infériorité des ennemis battus, pour les dominer et les humilier. Ceux qui étaient d'un avis différent passaient pour lâches. Dans sa pièce « La guerre de Troie n'aura pas lieu », Jean Giraudoux fait déjà douter Andromaque de cette conception : « Où est la pire lâcheté ? Paraître lâche vis-à-vis des autres et assurer la paix ? Ou être lâche vis-à-vis de soi-même et provoquer la guerre ? »

Schuman, en tout cas, agit selon sa conviction. Son projet est éminemment éthique et repose sur une volonté de pardon, de réconciliation et de paix. Cette paix ne se réduit pas à l'absence de la guerre. Elle ne se limite pas à un consensus économique de la mise en commun du potentiel de ce qu'on appelle l'industrie lourde. Elle ne se borne pas non plus à tolérer l'autre. Autrui est là pour être reconnu dans sa façon de porter l'humain, car, par sa différence, il témoigne de la richesse et des possibilités infinies de l'humanité. N'est-ce pas là déjà la voie vers une Europe qui, de nos jours, a l'objectif d'être unie dans la diversité ?

Chez Schuman l'idée de réconciliation va de pair avec un bon sens pragmatique qui lui permet une position à contre-courant d'un « politiquement correct ». C'est là la vraie dynamique de l'acte fondateur de Schuman : il a l'intention de transformer, sans ambages, les ennemis héréditaires en partenaires avec des intérêts en commun et de créer par là une communauté de destin qui a pour base la solidarité. C'est la main tendue vers une Allemagne démoralisée qui devient vite un associé avec les mêmes droits. Pour la première fois dans l'histoire de l'homme, un responsable politique a de si hautes visées et est décidé à les réaliser.

Faut-il s'étonner qu'à l'époque les hommes politiques qui pensent comme lui ne sont pas légion ? Franz-Olivier Giesbert, journaliste, directeur de l'hebdomadaire « Le Point », le confirme en écrivant : « De temps en temps, quelqu'un se dresse contre l'ordre des choses : un saint, un prophète ou un fou ; parfois, mais c'est beaucoup plus rare, un homme public. » Je pense que Robert Schuman est de cette race-là.

Le plan Schuman, dans ses parties essentielles, est l'œuvre de Jean Monnet. Et cependant, on l'appelle le plus souvent plan Schuman. Et pour de bonnes raisons.

Georges Bidault, le président du Conseil, laisse traîner le dossier que Jean Monnet lui avait fait parvenir, dans le tiroir de son bureau sans l'examiner de près. Il se doute que ce projet impliquerait une politique qu'il désapprouve. Il sait que, depuis au moins cent ans, beaucoup d'hommes politiques et d'intellectuels avaient fait des propositions pour une unification de l'Europe. On les a analysées, discutées et - jetées à la poubelle. La route qui imposerait politiquement une telle vision presque utopique semblait barrée.

Quand Jean Monnet s'aperçoit du désintérêt de Georges Bidault à sa proposition, il en informe Bernard Clappier, le directeur de cabinet de Robert Schuman. Le 29 avril 1950, celui-ci remet le dossier dont Georges Bidault n'a pas tenu compte, à Robert Schuman qui prend le train à la gare de l'Est pour rentrer en Lorraine. Dans sa maison à Scy-Chazelles, au versant du Mont Saint Quentin, d'où on jouit d'une vue superbe sur l'église fortifiée romane du 12<sup>e</sup> siècle et sur la Moselle, la rivière qui arrose la France, le Luxembourg et l'Allemagne, Robert Schuman reconnaît que c'est sur ce haut lieu symbolique, incitant à la réflexion et à la méditation qu'il doit prendre une décision existentielle. Quand Schuman rencontre Bernard Clappier à Paris le 1<sup>er</sup> mai, sa détermination est inébranlable. Il lui dit en descendant du train à Paris : « La note est intéressante. J'en fais mon affaire. »

Jean François Deniau, récemment décédé, qui, à l'âge de 29 ans, avait rédigé le préambule du Traité de Rome, dont nous venons de commémorer le cinquantième anniversaire, définit dans son livre « Histoires de courage » la vertu du courage, en disant : « Le courage politique est d'aller contre l'opinion publique. » Il ajoute la question provocante : « Qui dans une démocratie ose affronter l'opinion du plus grand nombre que Platon appelait déjà un 'Monstre' ? »

L'un de ceux qui, dans un moment crucial de leur vie politique, ont agi ainsi, était Robert Schuman. Son biographe Robert Rochefort l'a confirmé par la réflexion suivante : « Pour mesurer le mérite de Robert Schuman en la circonstance, il faut, en se replaçant à l'époque, imaginer le courage qu'il a fallu pour proposer de traiter l'Allemagne, que l'on parlait hier encore de morceler, sur un pied d'égalité avec les autres nations d'Europe et l'immensité du risque ainsi assumé et dans lequel il n'a pas hésité à jouer toute sa carrière. »

En réponse à la question d'un journaliste, Schuman va qualifier son action politique de « saut dans l'inconnu. » Tablant sur sa conscience, il comprend la crise comme étant une chance d'agir en faveur d'un changement radical de la donne politique. Récemment, dans une conférence à Berlin, le cardinal allemand Karl Lehmann a comparé un tel saut au célèbre pari du philosophe Blaise Pascal et a demandé que l'homme réapprenne à faire « un tel saut sans appui extérieur dans la foi comme dans l'amour. » Dans cette gigantesque partie de quitte ou double, Robert Schuman joue sur l'effet de surprise que provoquerait dans le monde entier la publication de son projet. L'étonnement produit par une évolution qui s'avérerait irréversible par la suite, ferait naître l'Union Européenne.

Pour cette idée incontestablement nouvelle au niveau des objectifs, des méthodes et de l'organisation, la politique conventionnelle de l'équilibre et de la négociation permanente était inadéquate. C'est pourquoi, Robert Schuman, ayant vécu l'échec répété de la méthode traditionnelle, a recours à des moyens peu communs. Il n'en informe pas, comme on aurait pu croire, l'ambassadeur français à Bonn, André François-Poncet.

Le 8 mai, Robert Schuman envoie son collaborateur Robert Mischlich comme messenger personnel chez le chancelier allemand. Il le prie de remettre à Adenauer le dossier de la proposition et une lettre confidentielle, écrite à la main, où, dans une sorte de préambule, il explique l'objectif de son initiative : « Cinq ans presque jour pour jour après la capitulation de l'Allemagne, la France accomplit le premier acte décisif de la construction européenne et y associe l'Allemagne. Les conditions européennes doivent s'en trouver entièrement transformées. Cette transformation rendra possible d'autres actions communes impossibles jusqu'à ce jour. »

Tandis que Jean Monnet, commissaire au Plan, mise plutôt sur la relance de l'économie pour créer l'Europe, Schuman met l'accent carrément sur les perspectives politiques. Il écrit dans son livre « Pour l'Europe » : « Cet ensemble ne pourra et ne devra pas rester une entreprise économique et technique : il lui faut une âme. »

Pour ce jour, Robert Schuman a établi un calendrier parfait. Au moment où le gouvernement allemand s'est réuni pour délibérer de l'adhésion de la République Fédérale au Conseil de l'Europe, le gouvernement français discute le plan Schuman. Dans ses « Mémoires », Adenauer parle des événements qui se précipitent : « Le matin, j'ignorais encore que la journée allait apporter un changement positif dans l'évolution de l'Europe. » La précision de Schuman dans sa lettre personnelle selon laquelle « sa proposition ne se réduit pas à l'économie », mais qu'« elle est éminemment politique », le convainc. Adenauer saisit aussitôt la portée du projet. Il informe Schuman qu'il « approuve son initiative de tout cœur. » Pour lui, ce 9 mai est « le plus beau jour de sa vie. » La réponse d'Adenauer parvient à Schuman au cours même de la séance du Conseil des ministres. L'accord du gouvernement fédéral doit précéder l'initiative de la France. Sans cet accord, le projet se serait révélé caduc. C'est ainsi que le soir, après le consentement du gouvernement français, Robert Schuman peut proposer de placer sous une autorité commune l'ensemble de la production de charbon et d'acier.

La proposition est ouverte à tous les pays européens qui voudraient s'y joindre. Au salon de l'Horloge du Quai d'Orsay, en face de journalistes perplexes, démunis de caméras parce qu'ils ne s'attendaient pas à une déclaration d'une telle envergure, Schuman déclare : « L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction d'ensemble : elle se fera par des réalisations concrètes, créant d'abord une solidarité de fait. » Le plan Schuman passe toutes les instances démocratiques dans les six pays désirant y adhérer. Le 18 avril 1951, il sera signé au Traité de Paris par les ministres des Affaires étrangères respectifs. Après avoir été ratifié par les parlements des Etats membres, il entre en vigueur en juin 1952.

Déjà peu de temps après la mort de Schuman, Peter Scholl-Latour, journaliste allemand éminent, dans une rétrospective télévisée sur la vie et l'œuvre du Lorrain, déclare : « Jadis, dans des siècles animés par une piété profonde, on aurait canonisé Robert Schuman. » Le 9 juin 1990, Monseigneur Pierre Raffin, évêque de Metz, a ouvert la cause de béatification de Robert Schuman. Au mois de juin de l'année 2004, la phase diocésaine du procès de béatification a été achevée et le dossier a pu être transmis à la Congrégation pour la Cause des saints à Rome. La même année, le cardinal Paul Poupard, président du Conseil pontifical de la culture auprès du Saint Siège, s'est rendu à Metz et, dans sa conférence sur Schuman au Conseil Général de la Moselle, il a provoqué les hommes politiques présents en leur demandant : Où sont les Robert Schuman d'aujourd'hui ? » Le public laïcisé a réagi avec réserve et incompréhension. Un homme politique saint ? - pas croyable.

Mais quelle que soit notre opinion sur la pratique de la canonisation de l'Eglise catholique, nous devrions quand-même nous poser la question, si derrière notre disposition à accepter comme modèles toutes sortes de vedettes ou de stars des médias, il n'y aurait pas à la base de notre rejet d'hommes politiques le soupçon que la politique serait une affaire sordide et qu'elle corromprait le caractère de l'homme. Si l'on partage cet avis, on doit se demander quel type d'hommes politiques serait désirable.

En ce qui concerne Schuman, ce sont ses amis politiques, mais aussi beaucoup de ses adversaires qui ne disent que du bien de lui. Peut-être trouverez-vous dans les paroles d'André Philip, protestant, député socialiste, avec lesquelles il décrit Robert Schuman, quelques traits de caractère qui seraient souhaitables pour les hommes politiques de nos jours :

**« On était devant un homme ... sans désirs personnels, sans ambition, d'une totale sincérité et humilité intellectuelle, qui ne cherchait qu'à servir, là et au moment où il se sentait appelé. »**

## En feuilletant notre « Gästebuch »

Quand la cousine d'Elisabeth nous a offert un « Gästebuch », relié de cuir brun, au moment de notre installation à Sarrebruck en 1973, nous nous sommes demandé si ce beau volume allait jamais servir – non pas que nous n'étions pas hospitaliers et qu'il n'y avait pas « du monde » chez nous, mais le problème est bien connu : on hésite à demander à son invité d'écrire noir sur blanc sa satisfaction, vraie ou feinte !

Ce « Cahier visiteurs » nous a suivis en 1980 dans notre nouvelle maison, mais il était toujours vierge. C'est par nos contacts avec le CDH de Sarrebruck (Carl-Duisberg-Haus, au Eschberg, un peu au-dessus de chez nous) qu'est venu le changement. Pas tout de suite à vrai dire : il n'y a pas nos tout premiers invités, deux techniciens de l'aviation du Swaziland et du Lesotho, à Noël 1988. On était encore à l'époque de l'apartheid ; ils nous ont dit en partant : « Quand nous raconterons que nous avons été servis par des Blancs, on ne nous croira pas ! »

N'y figure pas non plus Zacharie du Sénégal, qui était à la communion de notre fils en 1989 et avec qui nous avons gardé d'étroits contacts : Emmanuel a trouvé ainsi une famille à Dakar, lorsqu'en 2005, il a fait un stage dans une ONG, en tant qu'infographiste. Zacharie est venu nous voir en août 2006, avec sa femme Joséphine. Dûment documenté cette fois, un séjour mémorable pour nous et pour eux-mêmes, pas seulement pour le poulet aux arachides que nous avons préparé et dégusté ensemble : c'est chez nous qu'auront lieu les retrouvailles avec leur propre fille, partie un beau matin rejoindre son compagnon français en Région parisienne.

Le premier stagiaire à qui j'ai présenté finalement notre cahier (c'est toujours moi qui prends cette initiative), c'est Jacques, à Noël 1992. Avec lui aussi, nous avons gardé des contacts : c'est dans sa famille que nous avons été accueillis lors de notre voyage au Cameroun, comme l'a raconté Elisabeth dans le Bulletin de 2004.

Depuis, nous avons continué à recevoir des stagiaires du CDH pour un dîner, un café, un verre de vin ... ou de jus de fruits (il y a souvent des Musulmans). Pour ces modestes gestes hospitaliers, nous sommes largement récompensés par les rencontres, par les échanges, par l'enrichissement sur tant de plans que nous devons à nos jeunes invités, dont certains joueront sans doute un jour un rôle important dans leur pays, s'attaquant peut-être aux problèmes évoqués dans nos conversations. par exemple le népotisme, l'égoïsme clanique, perversions de la solidarité, en elle-même éminemment positive.

Au fil des ans, notre cahier s'est donc bien rempli. Nos invités s'y prêtent de bonne grâce. Certains se contentent d'inscrire leur nom ; la plupart rédigent un petit mot, parfois agrémenté d'un dessin ou d'une caricature. J'ai compté 125 textes et signatures, en vingt-et-une langues : allemand, français, anglais, espagnol, portugais, polonais, tchèque, géorgien, arabe, mongol, hindi, tamoul, wolof, swahili, kinyarwanda, malgache, moré et dioula (Burkina Faso), pédah (Bénin), moundang (Cameroun), bambara (Mali). Le **linguiste** qui voudrait étudier notre Cahier aurait donc du pain sur la planche pour déchiffrer tout cela, même si certains textes sont expliqués, par exemple celui-ci en moré, avec traduction juxtalinéaire:

<i>Bark wosgo</i>	<i>ya ne m suura faa</i>	<i>la m poosd</i>
<i>Merci beaucoup</i>	<i>avec mon cœur tout</i>	<i>que je remercie</i>
<i>yamb sen deeg tond</i>	<i>y zaka pug</i>	<i>runda zaabra</i>
<i>vous qui recevez nous</i>	<i>votre famille</i>	<i>aujourd'hui ce soir</i>
<i>ya tond pipi</i>	<i>la woto</i>	<i>zak puga</i>
<i>c'est notre première fois</i>	<i>comme ça</i>	<i>famille (maison) dans (ventre).</i>

On se sent donc bien « dans le ventre de la famille », mais au fond dit-on autre chose avec l'expression : « au sein de la famille » ? Il faudrait bien sûr étudier également l'allemand tout neuf que certains tiennent à employer, ou bien le français parfois étrange à vouloir être distingué : « Ich bin Seher gern zu besuchen ihm im Ihren Haus » – « ... je visite cette famille qui m'a fortement plu, l'accueil qu'ils m'ont fait m'est de loin oubliable » écrivent respectivement une Palestinienne et un Rwandais.

Le **géographe** trouverait certes notre globe terrestre bien déformé :

- un peu de Proche-Orient (Israël/Palestine), en particulier Youssef Chacour, neveu d'Elias Chacour, prêtre melkite-catholique en Israël (depuis peu évêque de Galilée) et militant de la paix, qu'Elisabeth avait bien connu lors de ses années parisiennes d'étudiante. Youssef nous avait apporté un petit palmier, qui par bouturage et rempotage a engendré entre temps trois quasi-arbres, qui ont du mal à rentrer l'hiver dans notre « orangerie » !

- un petit bout d'Amérique Latine, de Bolivie en particulier : nous avons accueilli pendant une semaine la mère et la tante d'une stagiaire ; nous en avons aidé une autre à mettre en allemand son mémoire de maîtrise... sur le traitement des déchets dans la ville de La Paz !

- une Afrique énorme, on l'aura déjà compris, et à l'intérieur du continent de nouveau, un Cameroun démesuré ; deux Camerounais avaient d'ailleurs déjà notre adresse avant d'arriver à Sarrebruck !

Voilà donc notre géographie CDH. Il y eut bien encore une jeune Mongole, mais elle était venue avec un Malgache. Nous avons tout de même un peu complété notre globe par la Pologne (à la suite d'un voyage), la République Tchèque (je ne sais plus comment), la Géorgie (par le Lycée Franco-Allemand), l'Inde (par la Paroisse catholique : trois danseuses, qui ont essayé de remplacer notre muesli-pain-beurre-et-confiture par un petit-déjeuner pimenté à la tomate et aux poivrons.

La France n'y est pas du tout représentée ; l'Allemagne, assez peu : c'est trop ordinaire pour être « chroniqué » ! Pour l'Allemagne, je relèverais tout de même ces deux enseignantes de Cottbus, venues s'informer à Sarrebruck sur l'enseignement du français. Cette fois, c'est l'**histoire** qui est concernée ; l'histoire de notre Cahier d'abord, puisque ce sont les toutes premières signatures, en septembre 1990, dix-sept ans après son inauguration en 1973 par la cousine Hildegard. Et l'histoire tout court, puisqu'on était juste entre la chute du Mur et la Réunification et qu'elles ont écrit, en français, une formule bien datée : « Vive l'amitié franco-allemande ! »

Mais c'est de deux signatures que nous sommes sans doute le plus fiers ; nous les reproduisons ici : en mai 1994, au moment où se déclenchait la tragédie rwandaise, nous avons reçu à notre table un Hutu et un Tutsi (du Burundi, mais les tensions étaient/sont à peu près les mêmes).

Place bien sûr aussi à la **sociologie** comparée. D'abord sur l'hospitalité : les Africains en particulier sont à la fois surpris et heureux d'être tout simplement accueillis : « L'hospitalité, la solidarité telles que nous la connaissons en Afrique existent ici aussi. » – « Cela m'a rappelé les bons moments que l'on passait au pays » écrivent un Tchadien et un Burkinabé. Ils se sentent en famille : en Afrique, Elisabeth l'a déjà dit, est mère, père, sœur, frère... celle/celui qui joue ce rôle pour un jour, une semaine, une année... Nous avons donc été mère et père pour un jeune couple burkinabé pendant près de deux années. Jean-Claude était boursier-chercheur à l'Université ; j'avais fait sa connaissance au Cercle biblique francophone cette fois.

Un jour où nous faisons une promenade avec sa femme Natacha et le petit Ange-Michael, nous avons pris un café au Gräfinthaler Hof ; la serveuse, qui nous connaît, nous a demandé : « C'est votre petit-fils ? », à quoi nous avons répondu, dans la bonne tradition africaine : « Oui, pour le moment ! »

Sur les rôles respectifs de la femme et de l'homme, sur les relations entre les parents et les enfants, je citerai, sortant donc de notre Cahier, un courriel envoyé par un Burkinabé juste après une invitation en décembre 2006: « J'ai loué le fait que la toute famille s'attelait à la cuisine et chacun se préoccupait que les invités puissent être bien servis et satisfaits. Chez nous, ça relève exclusivement du rôle de la mère et de sa ou ses filles.

J'ai remarqué aussi que madame joue aussi le rôle de chef de famille (accueil et installation des étrangers) alors que ça relève du rôle de l'homme.

J'ai enfin remarqué que dans les échanges, les contradictions flagrantes entre mari, femme, et fils sont permises. Chez nous, le fils n'oserait pas contredire sa maman encore moins son papa, du moins publiquement.

Alors tout cela fait beau et m'a séduit... »

Surpris et heureux également de voir, comme chez eux de nouveau, trois générations sous le même toit : les vieux ne sont donc pas tous dans des résidences spécialisées. Les stagiaires faisaient tous leurs efforts pour sortir avec Oma le peu d'allemand qu'ils connaissaient. Un Rwandais, en janvier 1999, l'a même invitée dans son pays pour ses cent ans : « Grand-mère : Nous vous souhaitons bon anniversaire de 100 ans. Pour cette occasion nous vous invitons à Kigali (Rwanda) et on vous offrira plusieurs cadeaux, dont le vin de banane du Rwanda. » Elle a répondu « Ja ! Ja ! », mais elle s'est éteinte à la fin de la même année, à l'âge de 97 ans. Un Camerounais était avec nous juste avant, pour Noël ; il a écrit : « En ce moment où la grand-mère est alitée, je prie le bon Dieu de lui accorder sa grâce et de la garder auprès de lui. »

Cette dernière citation m'amène à un dernier aspect de notre Cahier : l'aspect **religieux**. Un bon nombre appelle sur nous la protection de Dieu, qui peut fort bien d'ailleurs s'appeler Allah : « Puisse le Tout Puissant Allah apprécier et récompenser ce geste combien humain et rarissime... » écrit un Musulman du Mali. Pour terminer, je citerai, en traduction française, le mot d'un Camerounais anglophone, trop personnel peut-être, mais quand on commence à ouvrir son Cahier au public... « Merci au bon Dieu qui envoya Robert et Elisabeth en Israël, où ils se rencontrèrent et prirent la fantastique et magnifique décision de se marier il y a une trentaine d'années... » Bref, la Providence nous a guidés, pour que nous puissions accueillir plus tard des Africains en mal de pays !

Avis donc aux théologiens pour discuter cette thèse hardie, mais aussi aux linguistes, aux géographes, aux historiens, aux sociologues. A un moment où l'interculturel a le vent en poupe et où les étudiants sont à la recherche de sujets de thèse... Il faudrait bien sûr que le futur thésard affine sa terminologie, définisse par exemple la **xénicologie** (étude de l'hospitalité), crée peut-être finalement une toute nouvelle science multi-facette: la **Gästebuchlehre** ou **xénobibliologie** !

Robert Guého

### Écrit sur le sable, gravé dans la pierre

*Ultime ajout à notre « Cahier », cette parabole de l'amitié, pièce jointe d'un récent courriel d'Abraham Ndiforngu, que nous avons reçu ici à Sarrebruck et qui nous a également accueillis un soir à Yaoundé.*

C'est l'histoire de deux amis qui marchaient dans le désert. Un moment, ils se disputèrent et l'un des deux donna une gifle à l'autre.

Ce dernier, endolori, mais sans rien dire, écrivit sur le sable :

« Aujourd'hui, mon meilleur ami m'a donné une gifle. »

Ils continuèrent à marcher, puis trouvèrent une oasis, dans laquelle ils décidèrent de se baigner. Mais celui qui avait été giflé manqua de se noyer et son ami le sauva. Quand il se fut repris, il écrivit sur une pierre :

« Aujourd'hui, mon meilleur ami m'a sauvé la vie. »

Celui qui avait donné la gifle et avait sauvé son ami lui demanda : « Quand je t'ai blessé, tu as écrit sur le sable, et maintenant tu as écrit sur la pierre. Pourquoi ? »

L'autre ami répondit : « Quand quelqu'un nous blesse, nous devons l'écrire dans le sable, où les vents du pardon peuvent l'effacer. Mais quand quelqu'un fait quelque chose de bien pour nous, nous devons le graver dans la pierre, où aucun vent ne peut l'effacer. »

## Les mésaventures d'une citoyenne ordinaire

On croit toujours que cela n'arrive qu'aux autres, et puis un beau jour, on se trouve soi-même confronté à l'événement.

C'est ainsi que nous avons été surpris récemment par le cambriolage de notre petit appartement de Cannes situé pourtant au septième étage d'un immeuble tranquille, fermé nuit et jour automatiquement et doté d'une concierge qui, comme il se doit, se trouve souvent « dans l'escalier ».

En fait, ce ne fut qu'une petite « visite », car les voleurs, soit qu'ils aient été dérangés dans leur tâche, soit qu'ils n'aient éprouvé aucun goût pour nos babioles, sont partis sans rien emporter. Ils se sont contentés d'endommager la porte d'entrée et de casser quelques serrures à l'intérieur. Ce qui est bien suffisant.

Nous n'étions pas dans le Midi à cette époque et c'est la concierge qui constata les dégâts. Elle avertit aussitôt la police, puis notre fille, qui demeure à Grasse.

Après avoir inspecté l'appartement, celle-ci se rendit à l'hôtel de police pour déposer plainte. Elle fut accueillie par un agent fort aimable, qui lui apprit que les bureaux allaient bientôt fermer et qu'il lui faudrait revenir le lendemain. Apprenant qu'elle habitait Grasse, il ajouta qu'en raison du « règlement », elle pourrait fort bien faire sa déclaration sur son lieu de résidence.

Le lendemain, notre fille se retrouvait donc dans les bureaux du Commissariat de Grasse, mais ... face à un malotru qui refusait de l'entendre et répétait obstinément que « règlement ou pas, l'incident avait eu lieu à Cannes et que c'était aux Cannois de le régler ». Pour éviter un esclandre, elle préféra quitter les lieux et regagner Cannes, où le préposé de la veille s'étonna de la revoir. Il lui confirma l'existence du fameux règlement et peut être pour faire oublier l'attitude de son collègue, régla le problème au plus vite. Quelque peu agacée par toute cette histoire, notre fille décida de lui donner une suite. Elle écrivit une lettre au Commissaire Principal de la ville de Grasse (en l'occurrence une dame) pour lui raconter sa mésaventure et lui demander de préciser en quoi consistait ce fameux règlement.

Après trois semaines, la réponse lui parvint: très courtoise, mais très évasive aussi. Elle confirmait qu'une plainte pouvait en effet être reçue dans n'importe quel service de police ou de gendarmerie, mais que l'agent de Grasse qui l'avait accueillie avait cru bien faire en la renvoyant à Cannes « dans un souci de célérité et d'efficacité, afin d'éviter une perte de temps due à la transmission des documents de ville à ville ».

Ce que cette brave dame n'avait pas prévu, c'est que l'agent préposé au courrier serait encore plus nul que le précédent et qu'il commettrait une bétise encore plus mémorable. Il agrafa tout simplement à la réponse de son chef la propre lettre de notre fille annotée de la main même du Commissaire qui avait écrit dans la marge: « Je ne sais plus qui était de permanence ce jour-là. Son comportement n'est pas malin!!! Faire au plus vite un courrier diplomatique à cette dame.»

Faut-il rire ou pleurer d'une telle ânerie? Je laisse à chaque lecteur le soin de se faire une opinion. Mais je conseille à chacun d'éviter autant que possible le Commissariat de Grasse.

A. Denis

## Automne

Un cèpe.

Un cèpe a poussé là, pourquoi ?

Pourquoi ce matin-là, comme un bébé joufflu, tout frais emmaillotté,  
est-il venu au monde, ici et pas ailleurs ?

Par quel mystère heureux

la nature donne-t-elle, à celui qui sait voir, une telle merveille ?

Il se pourrait fort bien, nul ne le sait vraiment,  
qu'il pousse petit ou gros, et puis s'en tienne là.

Car il semble en effet qu'une nuit lui suffise.

Peut-être la poussée est-elle instantanée ?

Ce serait à la fois étrange et merveilleux, tellement opposé aux lois de la nature.

Je me plais à penser que notre amie la lune a quelque chose à voir dans cette belle affaire.

Une poussée rapide, un bourgeon vierge et tendre,

sorti soudain de terre sur un tapis de mousse,

et déjà au matin rongé par les limaces.

Le tubercule est là, épanoui et parfait, s'offrant au fureteur, sensuel, appétissant,

tellement accompli qu'on hésite à couper

ce qui s'offre au regard avant tout autre chose.

On aimerait garder les yeux sur ce trésor, contempler sans répit

le duvet délicat de sa peau éclairée d'une pure rosée.

A peine un doigt posé,

mystère approprié,

la nature est violée.

Les émotions des sens sont toujours éphémères.

Le moment de plaisir aura toujours un peu le parfum des regrets.

M. V. G.

## La France en miniature

Dans cet univers de la banlieue sud d'avant guerre, notre rue, compartimentée de jardins sur ses rives, était comme un petit village de partout et d'ailleurs. Le voisinage se composait uniquement de « familles déplacées ». Il y avait ceux qui, comme nous, fuyant la capitale, s'étaient fait construire un petit pavillon dans la verdure. Le chef de famille prenait chaque matin le métro en direction du grand Paris, pourvoyeur d'emplois. Les enfants respiraient le bon air encore sain des anciennes campagnes. La maman endossait avec conscience la tâche ingrate des besognes familiales. Les autres voisins, logeant pour la plupart dans des maisons plus anciennes et peu engageantes, venaient de toutes les provinces de France et en avaient gardé l'accent savoureux et l'odeur du terroir. Ils avaient largué les amarres pour apporter à la ville tentaculaire leur métier et leur savoir.

Avant de continuer mon histoire, il faut que je décrive notre rue, car son aspect particulier a modelé quelques épisodes de notre enfance. C'était un cul-de-sac ouvrant d'un côté sur l'avenue bordée de platanes, et barré à l'autre bout par la voie ferrée de la ligne Paris–Massy-Palaiseau. Mais pour les piétons que nous étions tous dans cette rue, trois chemins nous permettaient d'aller partout. Par le tunnel sous la voie ferrée, on pouvait rejoindre le bas du parc de Sceaux, avec sa grande pièce d'eau. L'écoulement de ce lac alimentait un petit ruisseau passant sous notre tunnel également, pour aller rejoindre la Bièvre, en longeant notre rue sur un fragment de son parcours. Ce ruisseau qui n'est plus visible à présent, canalisé dans le béton, avait à l'époque gardé son aspect naturel et traversait les jardins des lotissements en contrebas. Les gens qui logeaient de ce côté-là avaient chacun leur petite passerelle d'accès donnant sur la rue. On pouvait s'y arrêter à pied sec et plonger le regard dans les herbes mouvantes et tous les mystères qui filent au cours de l'eau. Ah, comme j'enviais ceux qui vivaient avec un ruisseau devant chez eux! Mais chez nous, c'était en amont et il fallait grimper l'allée du jardin pour arriver à la maison. Heureusement, car, lorsque le lac du parc ouvrait ses vannes, le ruisseau gonflait sans recours et visitait tous les rez-de-chaussée en aval. Cette fatalité ne semblait frapper personne, car la vie s'était organisée au premier étage. Bientôt l'eau se retirait, laissant entre les murs une tenace odeur de moisi et de linge sale.

C'est ce que percevaient mes narines de petite fille bien élevée, lorsque j'allais chez les gens d'en face qui, eux, une fois pour toutes, avaient refusé de quitter la grande salle du bas, sombre et mal aérée. Ils y avaient organisé leur quotidien tout semblable à ce qu'ils avaient vécu dans leur province. Ils ne montaient à l'étage que pour y dormir. C'était un faux couple de vieux Berrichons célibataires, le frère et la sœur. Lui, était tailleur de son état. Il confectionnait à Paris des uniformes militaires et nous ramenait à l'occasion quelque colifichet dépareillé: une patte d'épaule galonnée, une épaulette aux franges déficientes, un bouton doré et autres merveilles qui pimentaient nos imaginations. Sa sœur, l'aînée, tenait la maison. Elle accomplissait ses tâches en costume berrichon, toujours le même à ce qu'il nous semblait. Elle portait une ample jupe noire et de multiples jupons superposés qui, à en juger par l'odeur, ne devaient pas souvent passer à la lessive. De la taille au cou, drapée de noir également, elle présentait une rondeur parfaite, que je n'ai jamais osé examiner d'un œil critique. Montée par là-dessus, selon la même logique sphérique que le costume, une tête ronde aux cheveux plaqués devant, raie au milieu, et rangés serré dans une simple coiffe campagnarde. N'oublions pas les sabots qui remplissaient bien leur fonction d'isolation thermique et hydrofuge. Le frère avait de belles moustaches militaires et l'amabilité bavarde.

Je ne comprenais pas un mot de ce que ces voisins-là disaient avec leur formidable accent roulé comme un tambour de garde champêtre. Pourtant, j'ai bien appris, et vite, et sans paroles superflues, à tricoter mes premières chaussettes, guidée par la bonne paysanne, experte en la matière.

Il y avait peu d'enfants dans cette rue, et nous étions les deux plus jeunes. Les Berrichons n'en avaient point, et pour cause! Ils s'étaient donc pris d'affection pour nous. Au jour de l'An, ils nous régalaient d'un cornet rempli de sucreries écœurantes. Malgré tout, nous nous épanchions en sincères remerciements, car nous savions qu'au milieu de ces chatteries indigestes se cachait une belle pièce neuve de cinq francs pour chacune.

Jouxtant les Berrichons, nos autres voisins d'en face se composaient d'une mère à l'accent faubourien et de son fils. Le garçonnet avait peut-être un an de plus que ma sœur. Il était débonnaire et nos conversations se déroulaient à travers la porte grillagée de notre jardin: des petits riens de gentillesse, nos doigts d'enfants accrochés dans les trous du grillage. Bien vite, sa mère le rappelait d'un ton criard. Lorsqu'il nous arrivait, à nous, de sortir dans la rue, bien surveillées de loin, et que le voisinnet était dans son jardin, nous osions monter sur sa passerelle jusqu'au milieu, pas plus loin, avec l'eau fuyante en contrebas. Nos papotages étaient interrompus par les rappels intempestifs de sa mère. La grande énigme que personne ne voulut jamais nous expliquer, était pourquoi la mère s'appelait MARCHAL et le garçon MONCHAL. Et quand nous demandions: « Où qu'il est ton père? », le jeunot nous répondait avec décence: « Il vient quelquefois me voir. »

Entre nous et le voisin d'à-côté, en amont, il n'y avait pas de clôture et on n'en eut jamais besoin. C'était un menuisier entre deux âges, aimable et discret petit homme venu de Dax avec son accent, sa casquette et son métier. En semaine, il enfourchait sa bicyclette pour aller au travail. Le samedi, avec une régularité de métronome, il partait avec son engin, gaillard et droit. Mais, après la bonne cuite prise avec les copains, lui et son vélo revenaient à la nuit tombée, décrivant dans la rue de grands huit inquiétants, qui se terminaient presque en face de chez lui par une culbute dans le ruisseau à travers la haie du voisin.

Les premières fois, les voisins l'en sortirent, mais la chose se renouvelant de semaine en semaine, on se résigna à l'y laisser cuver son vin. Rafraîchi par le filet d'eau, il finissait par rassembler ses abattis, les vêtements gorgés de ruisseau. Le plus dur restait à faire: il devait encore hisser sa petite reine le long du talus jusqu'à hauteur de la route. On l'entendait ahaner, souffler par à-coups, soliloquer. Lorsqu'il avait enfin atteint l'asphalte et la porte de son jardin, il filait tout droit chez lui sans piper mot. Alors, nous poussions un soupir de soulagement. C'est que nous l'aimions bien.

De son jardin au nôtre, au niveau des maisons, un petit chemin s'était formé à l'usage, traversant nos fleurs et ses légumes. C'est par cette voie que se faisaient nos échanges de bons procédés: produits du jardin, petits services réciproques, et parlotes à l'occasion. Au bout de nos terrains, nos fumiers se touchaient et grandissaient ensemble. De l'autre côté, en amont, l'impasse qui nous séparait du reste du monde longeait notre haie de troènes et grimpait assez raide vers des voisinages que nous n'avons jamais connus, sauf deux exceptions.

A l'embouchure de l'impasse, là où les camionnettes des livreurs dérapaient dans le mâchefer de la pente, s'étendait un grand jardin, avec muret surmonté d'une grille et dont la porte ouvrait côté rue asphaltée. C'est là que vivait toute une famille du sud-ouest aquitain, où la grand-mère régnait sans partage. Si on ne la voyait jamais, on ne l'entendait que trop. Vu sa corpulence et l'effort qu'aurait nécessité tout déplacement, elle criait par la fenêtre ouverte après deux ou trois garnements, elle dedans, eux dehors. Ils avaient les jeux rudes et la réplique brutale. On les voyait surtout à cheval sur les grilles aux pointes acérées. Quant aux parents, ils devaient filer doux ou travailler en ville.

Enclavé dans le territoire d'Aquitaine, un jardinet calme et vieillot nous accueillait quand nous allions visiter un vieux couple venu des Pyrénées. Leur fille unique, marraine de ma sœur, mourut trop tôt pour que je m'en souvienne. Les parents nous invitaient à Pâques pour chercher ce que les cloches auraient bien pu laisser tomber dans leurs petits buis taillés. C'était facile à trouver dans ce mouchoir de poche compartimenté à l'équerre. Les cloches, peu inspirées par cette géométrie jardinière, nous larguaient chaque année la même chose: deux exemplaires de ce que le vieux papa, qui avait été coiffeur, devait encore posséder en stock pour réjouir les enfants de sa clientèle.

C'était des petites boîtes rondes en aluminium remplies d'une sorte de pierre bicolore, par moitié blanche et rose, et une minuscule brosse à dents. Avec un peu d'eau, on délayait cette pierre prétendue dentifrice. Après quelques essais qui avaient goût de craie pour tableau noir, nous en gratifions nos poupées et notre nounours, qui ne se plainquirent jamais du traitement.

Le vieux papa avait une énorme moustache tous azimuts avec une frange épaisse devant la bouche, comme un balai. Sur de courtes pattes, il présentait un ventre imposant, qu'il se calait bien sous la table pour absorber ses potages aux vermicelles. Il avait le grognement sympathique; je ne sais pas s'il parlait quelquefois. Moi, je contemplais bouche bée tous ces vermicelles qui avaient raté la caverne d'enfournement à cause du balai-poils, et étaient restés accrochés dans ses bacchantes. C'était pour moi un spectacle unique, vu que mon père se rasait tous les jours. D'ailleurs, doté d'un sens aigu du ridicule, il aurait préféré renoncer aux vermicelles une fois pour toutes s'il avait eu des moustaches.

Rare bonheur de l'enfance sapé par une guerre qui vint trop tôt pour nous! Avec l'âge de raison, nous connûmes la déraison du monde. Des voisins partirent, d'autres moururent, et d'autres encore vinrent les remplacer. Nous nous accrochâmes longtemps à ce bout de jardin qui nous vit grandir. Mais quand le bonheur s'en va, il est temps de partir à son tour.

Claude Meissner

# KASTEL-STAADT

Die Ortsgemeinde Kastel-Staadt hat 403 Einwohner. Sie gehört zur Verbandsgemeinde Saarburg. Kastel liegt auf einem Felsplateau hoch über der Saar. Zur Ortsgemeinde gehört der Ortsteil Stadt im Tal direkt an der Saar gelegen.

Der Ort Kastel zeichnet sich durch vorgeschichtliche Vergangenheit aus. Kelten und Römer hatten hier ihre Standlager. Franziskaner bauten in den Fels getrieben eine Eremitenbehausung und auf steilem Felsen eine kleine Kreuzkapelle.

Preußens König Friedrich-Wilhelm IV ließ durch seinen Baumeister Friedrich von Schinkel an dieser landschaftlich reizvollen Stelle die Grabeskirche für den blinden König Johann von Böhmen errichten. Das heutige Bürgerhaus, die ehemalige Schule ist ebenfalls ein Bauwerk von Friedrich von Schinkel.

In unmittelbarer Nähe der vorgenannten Grabeskirche befindet sich der Ehrenfriedhof, wo jährlich am Volkstrauertag, in Anwesenheit der französischen Repräsentanten des sechzehnten Bataillons von Saarburg, die Gefallenenehrung stattfindet.

Die Wirtschaft von Kastel-Staadt wurde von Landwirtschaft, Weinbau und Viehzucht geprägt.

In letzter Zeit konnten bei neueren Ausgrabungen belegt werden, dass Kastel-Staadt sowohl ein keltisches, als auch römisches Heiligtum besessen hatte. Neben den Grundmauern des Säulenganges eines römischen Heiligtums, wurde jetzt auch die Überreste eines römischen Kulttheaters entdeckt. Das Theater hatte ein Fassungsvermögen von etwa 3000 Zuschauern. Neben den Stützmauern fand man mittlerweile den fast komplett erhaltenen Bühnenboden mit den ersten steinernen Sitzreihen.

Harald Lehnertz  
Ortsbürgermeister

*Ceci est un petit aperçu de notre sortie du 17 novembre 2007.*

*Nous avons le matin été chaleureusement accueillis au 16<sup>ème</sup> Bataillon de Saarburg par le Chef de Corps, Monsieur le Colonel Seigle. Chacun d'entre nous a pu se familiariser avec les armes actuelles de l'Armée Française, et certains ont pu même tirer dans un champ de tir virtuel. Après un bon repas, nous avons digéré sans aucun problème grâce à une promenade dans Kastel-Staadt, où une visite organisée avait été prévue par le Monsieur le Maire.*

*Cette journée s'est clôturée par une dégustation de „vins champagnisés“ chez un producteur local – Hauser-Mabilon.*

B.C

## **Pierre-Dominique Bazaine, Français de Saint-Petersbourg au XIX<sup>e</sup> siècle**

Dans le développement de Saint-Petersbourg, au XIX<sup>e</sup> siècle, sous le règne des Tsars Alexandre I<sup>er</sup> et Nicolas I<sup>er</sup>, le rôle des polytechniciens et ingénieurs français fut considérable. Travail discret, souvent à l'ombre des architectes et grands noms retenus par l'histoire, auxquels l'exposition: « Les Français à Saint-Petersbourg » rendait hommage en 2003, au Musée Russe (ancien palais du Grand-Duc Michel, frère des deux Tsars et ami de Pierre Bazaine, comme on le verra ci-dessous).

En 1809, à la demande du Tsar Alexandre I<sup>er</sup>, soucieux de moderniser sa capitale, l'ingénieur Augustin de Betancourt fonde « l'Institut du Corps des Ingénieurs des Voies de Communication » (IKIPS) sur le modèle de l'Ecole Polytechnique et de l'école des Ponts et Chaussées de Paris, qui lui envoient en 1810 quatre jeunes ingénieurs. Le plus brillant est Pierre-Dominique Bazaine. Augustin de Betancourt gardera avec lui d'étroites relations : il sera son témoin de mariage et le parrain de sa fille Mathilde.

Pierre-Dominique Bazaine est né en 1786 à Scy (Moselle). Entré à l'Ecole polytechnique, il en sort en 1803 dans le « Corps des Ponts et Chaussées ». En 1806, il devient lui-même professeur à l'Ecole.

Sa carrière en Russie va de 1810 à 1835, sous les tsars déjà mentionnés, en étroite collaboration avec le Grand-Duc Michel, passionné d'urbanisme. Pierre Bazaine est d'abord professeur à l'IKIPS, puis directeur (1824-1834), logé à ce titre dans un des Palais Youssouпов. Il a considérablement développé l'Institut et formé des centaines d'ingénieurs russes. Président du «Comité pour le Bâtiment et les Travaux Hydrauliques de St-Petersbourg» (1834-1835), il a posé le problème global du métier nouveau d'architecte urbain, tenant compte en particulier des problèmes sanitaires. Auteur de travaux remarquables en tant que savant, ingénieur, architecte, urbaniste (la liste en est très longue), couronné par cinq Académies des Sciences et distingué par les grandes monarchies européennes dans les Ordres les plus prestigieux, Pierre Bazaine fut véritablement un Européen.

Il fut un travailleur acharné. Retenons parmi ses réalisations le canal d'enceinte des quartiers sud de St-Petersbourg ; de nombreux ponts, dont le premier pont suspendu de Russie (à Ekaterinhov), le célèbre « pont aux lions » à chaînes et bien d'autres, qu'il considérait comme des oeuvres d'art. ; l'aménagement de la Neva et des canaux: quais, cales, berges en pierre ; les grilles du jardin du palais d'été, les lampadaires emblématiques (faussement attribués à Rossi), le Boulevard de l'Amirauté, le Sénat ; avec Clapeyron et Lamé, les plans de la coupole de la cathédrale Saint-Isaac, exécutée par Montferrand ; la charpente en bois de la grande coupole de l'église de La Trinité (à la Laure Alexandre Nevski, où est enterré, notons-le, Augustin de Betancourt) ; un système d'hygiène urbaine expérimenté à l'IKIPS, qui a préservé l'Institut de l'épidémie de choléra en 1830-1831 ; l'aménagement de la jonction fluviale Moscou- St-Petersbourg et la construction des écluses de Schlüsselburg sur le lac Ladoga.

Rentré à Paris en 1835 pour se soigner, le Lieutenant-Général Pierre-Dominique Bazaine (Piotr Petrovitch Bazaine) y est mort de surmenage et d'épuisement en 1838, laissant dans ses cartons, en Russie, de nombreux projets. Celui de la protection contre les inondations de la Neva a été repris pour les travaux réalisés...à la fin du XX<sup>e</sup> siècle! Toutes ces informations nous viennent de nombreux documents: en Russie, l'Académie des Sciences, le Journal de l'IKIPS, les thèses d'Irina et Dmitri Gouzévitch ; en France, le Fonds Bazaine aux Archives nationales et une « Notice » parue en 1835 dans les milieux scientifiques..... Il faut y ajouter les souvenirs familiaux. En 1819, Pierre Bazaine avait épousé la fille du Général de Sénovert, Français lui aussi, alors directeur de l'IKIPS (le mariage fut célébré à l'église catholique Ste Catherine, où nous était proposée la messe). De cette union naquit Mathilde. Elle a laissé des Mémoires et elle a beaucoup parlé de cette période petersbourgeoise à son petit-fils... mon grand-père maternel !

Marie-Catherine Daumas

## SAINT-PETERSBOURG

### 6 octobre → 13 octobre

Voilà notre petit groupe de 34 dans la ville de Pierre, parti en toute confiance guidé par Beatrix Adler, qui, souriante, très professionnelle avec modestie et naturel, toujours attentive, constamment disponible, veillant au confort de chacun et à l'écoute de tous, sera tout au long de notre périple tant un merveilleux ange gardien qu'une organisatrice hors pair. Il fait 12 °. Le ciel brumeux s'assombrit déjà, ce ciel si fantasque qui nous offrira tant d'occasions d'admirer ses caprices....

Notre premier contact avec « Piter », comme disent les Russes, s'appelle Elena, « Liéna » en vérité, car l'usage du diminutif est naturel au russe. Vive, gaie, maîtrisant excellemment le français, Liéna sera pour nous non seulement une guide cultivée amoureuse de sa ville, mais une jeune femme chaleureuse, drôle, les yeux noisette pétillant d'humour. Notre bus immaculé, dont le hayon porte l'aigle bicéphale orné du mot « Russia », est entretenu et piloté par Boris : visage rond, moustache ronde, nez rond, yeux ronds, patient, souriant, discret, Boris aura 100 fois tendu galamment la main aux dames pour les aider à descendre du bus à chaque halte.

L'aéroport de « Pultovo » est loin du centre et les embouteillages fort denses. Cette marche lente forcée offre à Liéna l'opportunité de nous donner quelques informations sur la ville, qui compte près de 5 millions d'habitants. Après l'interminable avenue de Moscou, nous atteignons enfin la Perspective Nevski, bordée de superbes palais baroques illuminés, juxtant d'élégantes boutiques de fourrures ou de grandes marques dans une débauche de lumière. Enfin, nous voici à bon port, devant l'hôtel « Moskwa », face à la « Laure » Saint Alexandre Nevski. Arrêt sur image 15 ans plus tôt : malgré quelques modernisations non encore achevées, nous voici dès le tambour d'entrée de retour au pays des Soviets, dans toute sa pompe convenue et sa rigidité : couloirs interminables, chauffage fantaisiste, draps de lit trop courts, salle à manger immense parée de ce rouge grenat si prisé de l'ancien régime, dont l'entrée est sévèrement gardée par un cerbère peu amène, auquel il faut montrer patte rouge ou plutôt carte bleue et blanche de l'hôtel pour accéder à un buffet dont la variété restera immuable pendant tout notre séjour. Toujours en vogue également : la soirée bruyante, en l'occurrence pour fêter la fin des championnats du monde d'escrime, qui consiste en gros à hurler une partie de la nuit autour d'une variété de wodka (c'est le pluriel de wodka : grammaire oblige) et à empêcher à coup sûr la moitié des clients de l'hôtel de dormir. Une spécialité typiquement soviétique, toujours très prisée également en Pologne ou en Slovaquie !

Tout le monde est un peu las et je quitte le groupe, puis mes bijoux, et pars le nez au vent musarder alentour. Je me faufile dans plusieurs arrières-cours invisibles pour le passant pressé. Bas les masques et foin des illuminations ! Je retrouve le vrai cadre de vie des Russes, et encore, ceux qui vivent ici sont-ils particulièrement choyés : flaques d'eau croupie entre les pavés disjoints, poubelles branlantes et débordantes, escaliers de guingois, portes ébréchées mais parfois équipées de codes, vitres cassées. J'aperçois une « Jigouli » (nom russe de la « Lada ») hors d'âge dans un coin, un matou famélique assis sur le capot en guise de logo. La misère entr'aperçue dans l'interstice des palais ...

J'observe avec curiosité le déplacement en zigzag d'une toute jeune fille : elle va de poubelle en poubelle récupérer toutes les boîtes métalliques qu'elle peut y trouver, les écrase d'un coup sec du pied et les fourre vivement dans un gros sac en jute jeté sur son épaule. Je l'aborde, lui donne un coup de main sous forme de coup de talon : elle est étudiante et revend ses trésors à des ferrailleurs, ce qui lui permet de payer un petit loyer en banlieue proche.

Dimanche matin, premier choc : dans cet hôtel de 700 chambres, une foule invraisemblable emplit notre belle salle à manger grenat. Chacun attrape ce qu'il peut, car l'heure c'est l'heure : Boris et Liéna nous attendent pour un tour de ville en bus. Le brouillard voile ce qu'Herzen appelle « cet empire de façades froides et géométriques », dont beaucoup, bellement restaurées pour le 300<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation de la ville, émerveillent par leurs couleurs. La brume rend toutes choses évanescences et un peu irréelles, en harmonie avec cette ville qui ne l'est pas moins : ainsi, chacun a-t-il sans doute, en prêtant une oreille attentive aux commentaires de Liéna, rêvé à sa manière ... Nous longeons l'église Saint Isaac, face à laquelle vécut Diderot lorsqu'il rendit visite à la Grande Catherine, dans l'hôtel Narychkine aujourd'hui disparu. Sur la place, nous voici devant le Palais Marinski, offert par Nicolas Ier à sa fille Marie, qui ne s'y plut guère et finit par le quitter, lasse d'apercevoir chaque matin de ses fenêtres la statue équestre du Tsar, qui lui présentait les fesses de son père et la croupe de son cheval !

Sur la place du Sénat, autrefois place des « Décembristes » (Dekabrist en russe), admirable est la très célèbre statue de Pierre le Grand, œuvre du sculpteur français Falconnet. Regardant vers la Néva, Pierre gravit à cheval le « rocher-tonnerre », un peu comme s'il voulait défier les éléments naturels. Sa main droite est impérieuse, son visage intrépide. Nous longeons la Néva, mais difficile d'apercevoir l'Amirauté dans le voile de brume qui ne s'estompe que fort lentement, pour atteindre le Palais d'Hiver, qui abrite le musée de l'Ermitage. Que dire de cette débauche de vert, de blanc et d'or, de cette interminable façade coupée par le « Petit Ermitage » ? Fenêtres à chambranles richement décorés, colonnes ioniques, corniches, statues dressées sur la balustrade, dorures, escaliers contournés : partout, c'est une abondance grandiose de luxe et de magie, qui fait oublier le bon sens et l'utilité.

Imperturbable, Boris a prévu la prochaine halte au Champ de Mars. Ce vaste espace accueille aujourd'hui le « Monument aux Héros de la Révolution ». Y brûle la flamme éternelle du souvenir, transportée tout exprès depuis un atelier de fonderie « stakhanoviste » ! J'observe cet ouvrier désœuvré et sans doute fidèle consommateur de wodka, qui s'approche en titubant de la flamme pour y allumer sans façon son mégot. Cet arrêt n'est pas passionnant et chacun est heureux de regagner le bus, qui contourne le Champ de Mars et franchit la Moïka, approchant la très belle église du « Saint Sauveur sur le Sang Versé », de facture typiquement russe, construite par le fils d'Alexandre II, là même où fut assassiné le Tsar réformateur, au bord du canal Catherine, le 1<sup>er</sup> mars 1881.

Après avoir entrevu le joli et modeste « Palais d'Été » de Pierre le Grand et le beau « Palais de Tauride » puis traversé deux places très staliniennes, nous voici devant le ravissant couvent bleu et blanc de Smolny, flanqué de deux élégants pavillons latéraux XVIII<sup>ème</sup> et d'une église. Achevé sous la Grande Catherine, celle-ci y fonda un Institut pour l'éducation des jeunes filles de la noblesse, qui deviendra, au cours de la Révolution, le siège de l'état-major de Lénine. A propos, avez-vous bien écouté Liéna et vous souvenez-vous de l'origine du mot « smolny » ?

Soudain, pour refléter bellement le bleu des façades, le brouillard se dissipe. Un « col de marin » apparaît timidement dans le ciel et fête une jolie mariée, entourée d'une nuée de demoiselles tout aussi décolletées que courtement vêtues...

Tous avons une petite, et même certains, grande faim, qu'il faut promptement assouvir, car nous filons vers la Forteresse Pierre-et-Paul, après avoir franchi la Néva. Je m'abstiens de redire ici avec infiniment moins de brio ce qui fut évoqué par Liéna.

Nous retiendrons que la première pierre de la Forteresse correspond à la fondation de la ville, en 1703 et que la capitale se construira peu à peu tout autour de cet édifice, puissant ou élégant selon l'angle où l'on se place, et dont les fondations reposent sur 40.000 pilotis. Je songe notamment à ce ravissant pavillon construit pour abriter la barque du Tsar, à l'intérieur somptueux de l'église à trois nefs, à ses décors en trompe-l'œil, à cet heureux mélange de baroque italien et d'éléments très russes, en particulier l'impériale iconostase, où le Christ porte le vêtement d'apparat des Tsars. Sobres et ordonnés, tous les tombeaux des Romanov sont là, protégés de petites grilles ; celui d'Alexandre II est en jaspe. Seuls, Nicolas II, canonisé par l'Eglise orthodoxe, son épouse, ses quatre filles et le Tsarévitch Alexis reposent dans la Chapelle Sainte-Catherine. Leurs restes ont été ramenés de Lékatérinbourg en 1998. Je pense au sort de ces jeunes filles, toutes très belles ; un moment d'émotion passe...

En petit groupe, nous évoquons par comparaison l'enchevêtrement et l'obscurité angoissante de la Crypte des Capucins, où repose la dynastie des Habsbourg à Vienne. Quel contraste ! Au sortir de l'église, la statue moderne de Pierre le Grand fait sourire : petit visage étroit, pieds et mains démesurés ! Des plaques murales rappellent les années d'inondation, angoisse des Petersbourgeois lorsque le vent souffle du sud-ouest et fait refluer les eaux du Golfe de Finlande vers la ville.

Cette longue et instructive journée s'achève vers 17 heures. Notre groupe se disperse, qui pour vaquer à quelques achats artisanaux, qui pour assister à l'office catholique animé en français par des étudiants africains en l'église Sainte-Catherine. Les héros du jour sont sans conteste Messieurs Tabet et Schroeter : le premier, agressé dans le métro, défendra son portefeuille avec une pugnacité digne d'éloge et nous déplorerons hélas le vol dont est victime le second !

Lundi matin, traversée de la place Saint Alexandre Nevski pour une visite de la « Laure » qui porte son nom. Ce grand monastère est le siège d'un évêché, dont l'Archimandrite (Abbé) devint Métropolitain (Evêque) dès la fin du XVIII<sup>ème</sup>. Les bâtiments conventuels s'ordonnent autour de l'église de la Trinité. Le couvent abrite le cimetière où reposent, non loin de Dostoïevski et de Gogol, le savant Lomonossov et l'épouse de Pouchkine. Face à l'entrée du cimetière est assise en tailleur une jeune mendicante, avec son chien Mishka.

L'après midi, nous nous mettons en route vers le Palais Youssoufov. Beaucoup d'entre nous gardent à coup sûr en mémoire la splendeur de cet édifice inscrit au catalogue de l'Unesco, qui fut la plus belle demeure de cette célèbre famille : arabesques en bois précieux des parquets, lustres en papier mâché de la salle des banquets, éblouissement des vert, bleu, rouge des soieries XVIII<sup>ème</sup> tapissant les salons, salle mauresque dont la cheminée d'onyx se teinte en rose lorsque le feu y pétille, magnifique portrait de la Princesse Zénaïde, fine, arachnéenne, superbe dans sa toilette de bal.

Au sous-sol, la reconstitution à l'aide de mannequins en cire de l'assassinat de Raspoutine, perpétré en décembre 1916 par le Prince Félix Youssoufov avec la complicité de quelques amis de la haute noblesse, dont le Grand-Duc Dimitri Romanov, qui s'enfuira à Paris et deviendra l'amant de Coco Chanel ! Tant d'opulence donne un peu le tournis et nous regagnons notre cher hôtel « Moskwa », où une partie d'entre nous dispose d'un bref temps de repos avant d'assister à un spectacle folklorique, un peu touristique, certes, mais dont la cadence reste gaie et enlevée.

Voici mardi : l'essentiel est consacré à la visite du Palais d'Hiver et, bien sûr, aux collections de l'Ermitage. Cela tombe à point nommé, car il fait gris et pluvieux ce matin-là. De la foule impatiente qui piétine sur le trottoir se distingue un fort contingent de très jeunes militaires, l'imposante casquette russe rejetée vers l'arrière, en bel uniforme : ce sont sans doute de ces « Cadets » de l'une des 21 écoles militaires que compte Saint-Petersbourg.

Parmi nous, beaucoup font l'emplette d'une brochure détaillée sur ce remarquable musée. Mentionnons donc simplement les colonnes de jaspe de la salle des Primitifs italiens, l'horloge hydraulique du Palais ou les magnifiques tapisseries du couloir des Ministres. Chacun va ensuite à sa guise et à son rythme admirer les tableaux, dont je m'interdirai de parler, tant il me paraît sage de suivre le conseil de Mallarmé, disant « qu'il fallait toujours s'excuser de parler peinture ».

C'est donc en ordre dispersé que tout le monde se retrouve à 20 heures pour assister au « Lac des Cygnes ». La chorégraphie demeure celle de Marius Petipas. La médiocrité du danseur étoile qui le dispute à celle d'un chef d'orchestre âgé au beau visage, est rachetée par un ravissant quadrille de « cygnes » et le « ballet des papillons ». Mais foin de sévérité : le décor de ce petit théâtre à l'italienne de l'Ermitage, orné d'un superbe rideau de scène, vaut à lui seul le déplacement.

La journée de mercredi, nous la passons à Novgorod, qu'on atteint au bout de deux bonnes heures de trajet. Après les fastes petersbourgeois, nous pénétrons dans la campagne russe : c'est l'unique opportunité qui nous est offerte de voir la « vraie » Russie et non point sa seule façade, et à ce titre, cette escapade reste, me semble-t-il, l'un des moments les plus instructifs de notre voyage.

Novgorod (la « Ville Nouvelle » en russe) aux 52 églises connut une gloire prospère dès le IX<sup>ème</sup> siècle, fut un centre de commerce fluvial et de foires réputées, subit l'invasion tatar et finit par décliner au XIV<sup>ème</sup> au profit de Moscou, mais demeure toujours l'un des débouchés fluviaux de Saint-Petersbourg. On y visite ce « Musée de plein air », qui reconstitue avec plus ou moins de bonheur la vie rurale et l'habitat de jadis, avec ses murs en sapin et ses toits en tremble.

Novgorod, c'est aussi un kremlin (forteresse) de 12 ha, avec triple rempart de terre, de bois et de briques, sa tour miraculeusement échappée aux bombardements en 1941 ; c'est le monastère Saint-Georges, l'église Sainte-Sophie, la plus ancienne de Russie, ses coupes en forme de casques de guerriers russes, dont la principale a été redorée, ses fresques, ses icônes, cette cloche géante de 1862, gloire de la Russie, symbole de ses victoires contre Tatares ou Suédois, et cette très belle vue sur le lac Ladoga.

Mais dans cette campagne, parcourue sous un ciel clair, que voyons-nous ? Un paysage plat, au sol argileux piqueté de bouleaux dont le reflet argenté vibre dans la lumière. Un habitat dispersé entre champs de choux et de pommes de terre, entrecoupé de bois où se cachent champignons et airelles. Les maisons demeurent d'une émouvante pauvreté et témoignent d'un archaïsme profond et quasi immuable : minuscules « datchas » basses, parfois peintes de couleurs vives, aux fenêtres étroites ornées d'une frise, isbas en rondins chauffées au bois, jardins potagers, indispensable appoint à une nourriture familiale basée certainement encore sur cette sorte « d'assolement triennal » que sont le chou, la betterave et la pomme de terre. Ça et là, quelques vergers, et, partout, les « pelouses russes », ces amas d'herbes folles poussant en toute fantaisie en bordure de la rue principale des villages.

Pauvres sont les ressources, pauvres sont les villageois. Comme l'ont fait leurs aïeux depuis des siècles, la « babouchka » âgée tire toujours l'eau au puits et la rapporte sur ses épaules grâce à un système de palan, tandis que le « diedouchka » sarcle son bout de jardin, courbé vers le sol. Ces habitants de la campagne ont leurs homologues urbains : qui d'entre nous n'a pas croisé, dans les passages souterrains de la perspective Nevski, ces pitoyables vieilles aux yeux bleus qui, debout des heures durant, proposent aux passants de pauvres bonnets confectionnés au crochet ou des mitaines tricotées main ?

De cette journée, chacun de nous retient enfin l'émouvant récit que nous fait Liéna des années de sa jeunesse soviétique, de cette méfiance innée de l'étranger et de cette crédulité sans faille pour « des lendemains qui n'ont pas chanté » !

Jeudi, à Tsarkoie Selo (« Le Village du Tsar »), tout est bleu : bleu le ciel, bleus les chandails ou foulards de plusieurs d'entre nous, bleue la façade baroque du Palais, bleus enfin les protège-chaussures que nous devons enfiler pour ne pas endommager les parquets !

Tsarkoie Selo, c'est l'incarnation d'Elisabeth, « la grande constructrice ». Rastrelli, qui en fut l'unique maître d'œuvre, a édifié un palais que l'on peut sans conteste qualifier de « bluffant » : escalier d'honneur, salle de bal, gigantesques poêles en faïence, enfilade des pièces d'apparat, Grande Galerie de 47 m sur 17, salle à manger verte, salon chinois, salle des tableaux, Cabinet d'ambre. Et partout, ce capricieux style rocaille doré.

Dans le parc, un ravissant hémicycle bleu et blanc borde un étang tranquille, où s'ébrouent des canards et un pavillon baroque est aménagé dans une grotte, où l'on assure que la Grande Catherine s'amusait beaucoup au temps de sa jeunesse ... Au bord du canal, enfin, le Petit Ermitage. Nous quittons les lieux un peu écrasés par tant de magnificence, qui me donne l'envie de parodier Mac-Mahon : « que d'or ! que d'or ! » !

Au cours d'une halte-carburant, Liéna nous apprend que Tsarkoie Selo fut la première ville électrifiée d'Europe, et, tandis que Boris se faufile péniblement à travers d'importants embouteillages, Marie-Catherine Dumas nous conte l'étonnante histoire de son aïeul Pierre-Dominique Bazaine, jeune polytechnicien brillant, appelé par le Tsar en Russie de 1810 à 1835, pour apporter ses compétences à l'aménagement des quais de la Néva, à la construction des écluses de Schlüsselburg et surtout à l'édification des coupoles de Saint-Isaac et de la Trinité.

On se hâte vers le bateau, qui nous permet, le temps d'une large boucle entre Néva et Fontanka, d'admirer cette ville que Pierre le Grand avait imaginé ne parcourir qu'en barque ! Mais le plus magnifique spectacle de cette mini-croisière, c'est le ciel qui nous l'offre : un ciel incroyablement tourmenté, capricieux, menaçant et serein tour à tour, parcouru de gigantesques cumulus sombres laissant entrevoir des échappées bleues : une inoubliable palette d'émotion et de couleurs...

Trop tard pour visiter Saint-Isaac ; nous faisons halte à Saint-Nicolas-des-Marins, vaste église baroque très « théâtrale » d'extérieur, très dorée à l'intérieur.

Notre séjour approche doucement de son terme et la journée de vendredi est largement consacrée au Palais de « Peterhof », auquel je préfère le beau nom russe de « Petrodvoretz ».

Tatiana Verbitska, Conservatrice du Palais, se rend disponible pour guider elle-même notre visite. Elle règne sur 800 personnes qui contribuent à l'entretien de cet édifice de légèreté et de grâce ; parmi elles, dix horlogers allemands, car toutes les pendules de « Peterhof » sont parfaitement à l'heure !

Les jardins de « Peterhof » sont fort beaux. L'humidité frisquette ne nous empêche pas d'admirer l'élégante façade de ce palais, qui fut le lieu de prédilection de Pierre le Grand. Le Tsar avait donné à nombre de bâtiments des noms français, sans doute en souvenir de ses visites à Versailles et à Marly. Il avait surtout tenté d'y « européaniser » la haute société russe : point de barbes et obligation pour les messieurs de tendre la main à leurs épouses pour descendre de carrosse ; pour celles-ci, port de robes décolletées à l'occidentale et cheveux découverts, obligation pour tous de se laver avant un bal, de ne plus se moucher dans ses doigts ni se glisser au lit chaussures aux pieds !

Nous faisons halte au retour à Saint-Isaac, première église édifiée sur les bords de la Néva, reconstruite par Auguste de Montferrand dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Depuis 1934, Saint-Isaac est une église-musée, qui abrite des œuvres d'art et a relativement bien résisté aux bombardements. On y entre : effrayant, « kolossal » ! Dans un décor surchargé de peintures et de dorures, on serpente entre colonnes en malachite ou en lapis et portes en chêne sculptées. Bref : il me semble qu'on a hâte d'en sortir...

Après un déjeuner tardif et dispersé, chacun vaque où bon lui semble jusqu'au dîner. Pour ma part, j'entraîne Odile et Claude vers cette ravissante église de Tcheshmé, petit joyau de style byzantin si difficile à dénicher que je l'ai manqué à chacun de mes passages à Saint-Petersbourg. Cette fois, nous la trouverons, non sans peine, au milieu des flaques de boue de la placette où elle trône, élégante et tout de rose revêtue. Il est hélas trop tard et le Pope éteint les lumières : encore ratée ! Mais surprise consolante : à quelques encablures, nous découvrons le tout dernier magasin « Villeroy et Boch ». Il a ouvert ses portes quinze jours plus tôt. Nous y entrons, y sommes reçus avec une grande courtoisie et nous y réchauffons quelques instants.

Samedi, jour triste, jour du départ... Nous quittons le « Moskwa », bagages déjà chargés dans le bus, et consacrons la matinée à la visite du Musée russe, installé dans un palais édifié au début du XIX<sup>ème</sup> pour le Grand-Duc Michel, longtemps laissé à l'abandon et transformé en musée par Alexandre III, puis agrandi par la suite. Admirable est la salle des icônes peintes sur bois de tilleul. Nos « Vierges à l'Enfant », les Russes les nomment « Vierges de Tendresse » : plusieurs sont magnifiques, avec ces yeux immenses, reflets du monde spirituel. Mais dès le XVI<sup>ème</sup>, leur grâce disparaît : la césure est saisissante. Les salles du Palais sont plutôt belles ; la peinture l'est moins, hormis quelques beaux portraits, mais les anecdotes sont drôles : on apprend par exemple que les dames de l'aristocratie plus belles que la Tsarine prenaient le risque de recevoir le fouet !.

« Dosvidania Elena! » ; « Dosvidania, Boris! » ; « Dosvidania Piter! » Notre avion survole la cité illuminée vite masquée par les nuages.

Je songe à cette ville étrange surgie des marécages par la volonté d'un seul homme au prix de la mort de milliers d'autres ; cette ville pas vraiment russe, qui, en quête d'identité, a toujours cherché à se rapprocher de la Russie profonde. Et je ferme les yeux avec cette vision du poète Dmitriev où ne surnage de Petersburg engloutie sous les eaux que la flèche de l'Amirauté, à laquelle Pierre aurait pu arrimer sa barque...

Marie-Françoise Hamard

*Avec ses remerciements amicaux à Odile Villeroy, dont les notes précises et précieuses ont permis à ce texte d'être écrit.*